

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

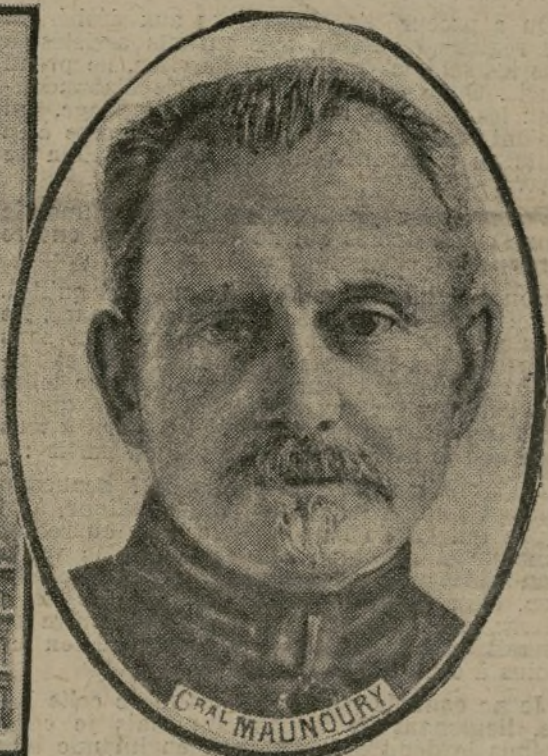
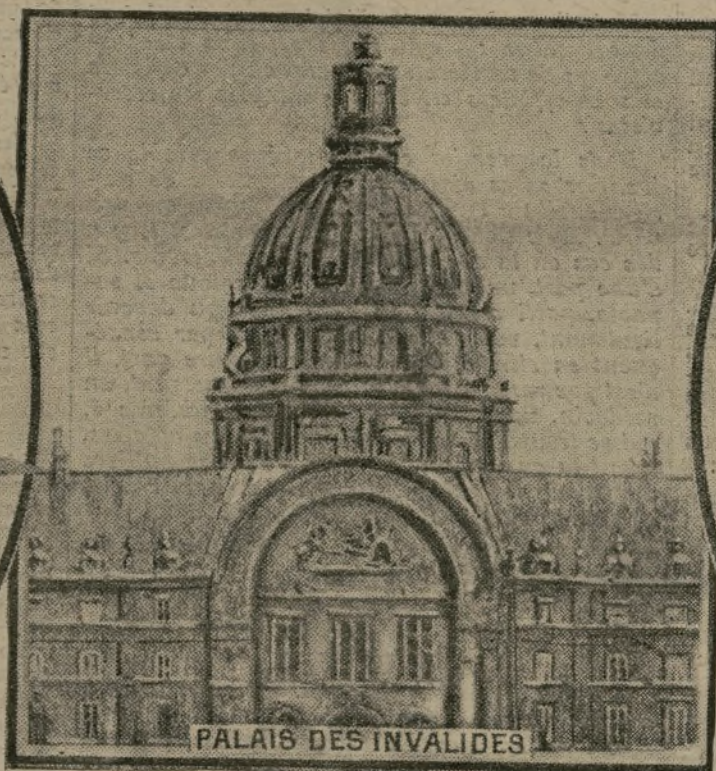
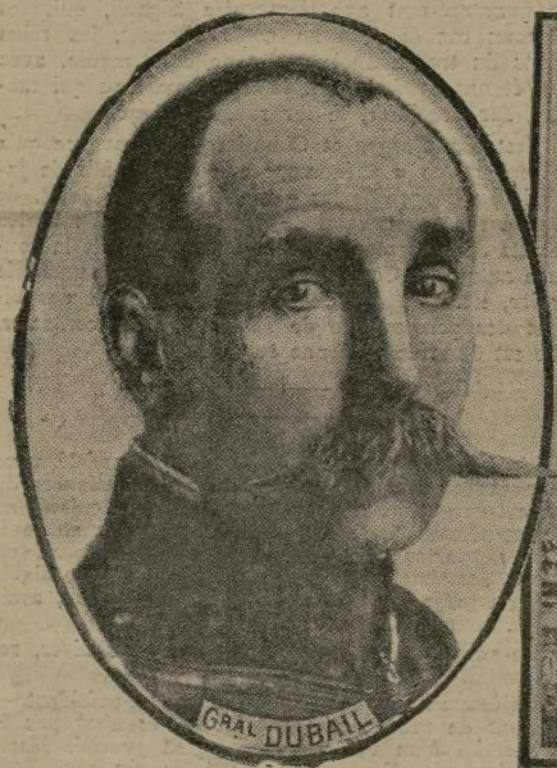
« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 15 de chaque mois).
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

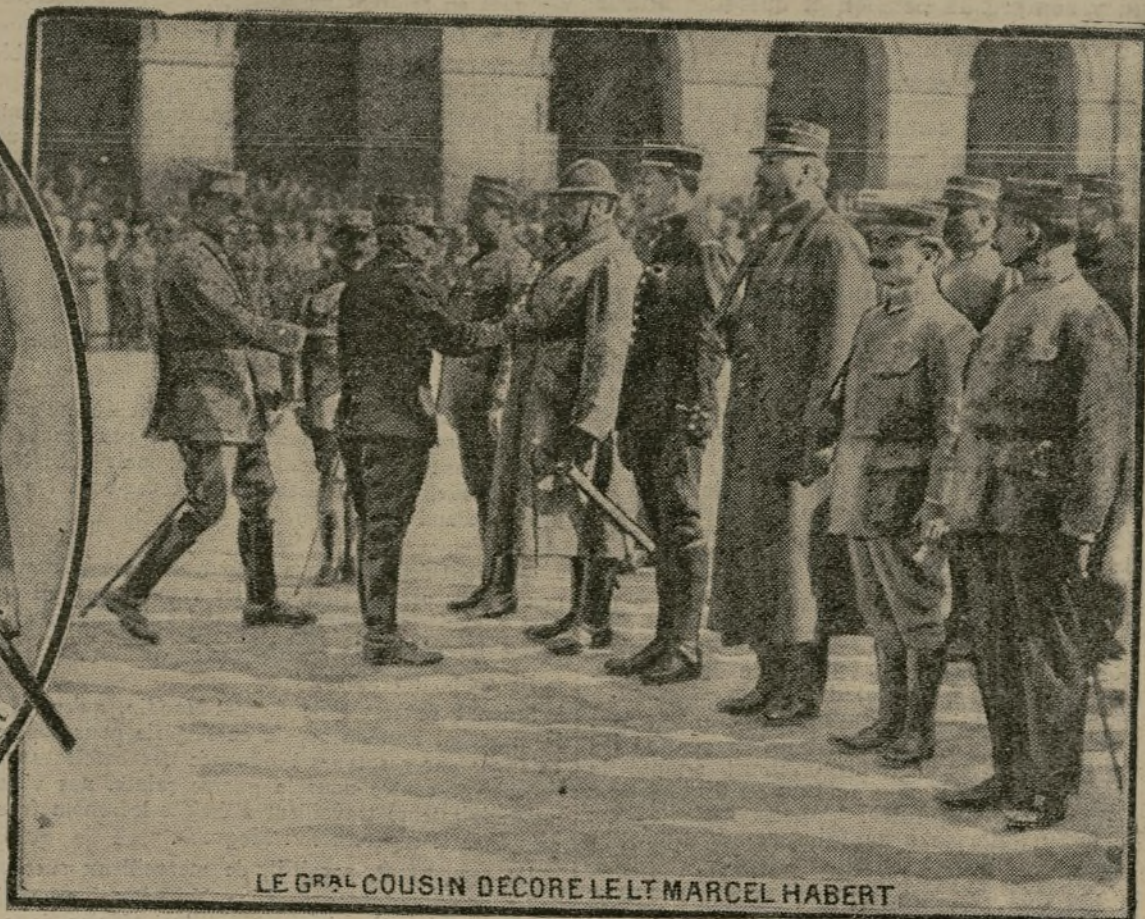
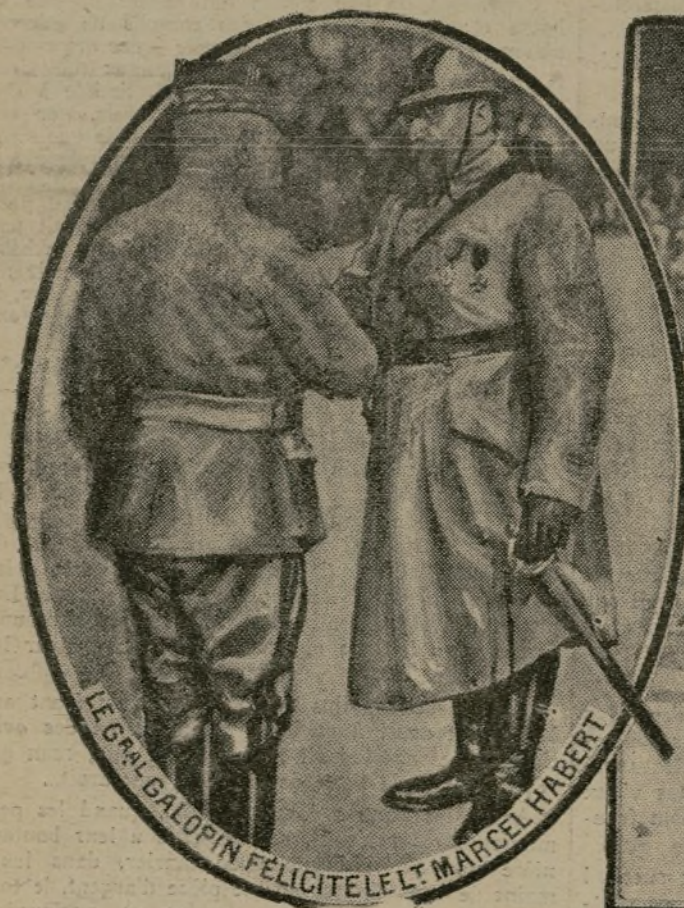
LE GÉNÉRAL DUBAIL EST NOMMÉ GOUVERNEUR DE PARIS



Au Conseil des ministres d'hier, le président de la République, sur la proposition du ministre de la Guerre, a signé un décret aux termes duquel le général Dubail, commandant le groupe des armées de l'Est, est nommé gouverneur militaire de Paris, en remplacement du général Maunoury, relevé sur sa demande pour raisons de santé.

(Phot. Henri Manuel.)

REMISE DE DÉCORATIONS AUX INVALIDES



LE GÉNÉRAL COUSIN DÉCORE LE LIEUTENANT MARCEL HABERT

Une rosette d'officier de la Légion d'honneur, 10 croix de chevalier, 180 médailles militaires et 24 croix de guerre ont été épinglées hier, à 2 heures, sur la poitrine de défenseurs de la patrie, au cours d'une prise d'armes qui eut lieu dans la cour d'honneur des Invalides. Parmi les nouveaux décorés à qui le général Cousin a remis la croix de la Légion d'honneur figure le lieutenant Marcel Habert, conseiller municipal de Paris, engagé volontaire depuis le début de la guerre.

L'autre danger

Il ne faut pas s'imaginer que nos héroïques soldats, dans leurs tranchées, ne sont exposés qu'au feu de l'ennemi et ne songent qu'à s'en préserver. Ils courent d'autres dangers; ils ont d'autres inquiétudes; ils n'explorent pas seulement le terrain qui s'étend devant eux; ils regardent en arrière aussi, dans le passé... et le passé c'est l'existence que la guerre interrompit, il y a vingt mois.

Existence heureuse et paisible pour les uns; orageuse pour d'autres. Tout le monde n'est pas logé à la même enseigne, celle du bonheur. Tout le monde n'a pas laissé à la maison, en partant, une épouse aimante et dévouée, de beaux enfants, une famille unie.

On a procuré des marraines aux déshérités des régions envahies, aux enfants assistés, à tous les soldats dont nul, à l'arrière, ne prend souci... On a oublié une catégorie d'abandonnés: les hommes malheureux en ménage, qui avaient introduit une instance en divorce à la veille ou à l'avant-veille de la déclaration de guerre.

Vous parlez de filleuls! Je recommande ceux-là aux dames qui ne seraient pas encore pourvues.

Donc, mobilisés en 1914, ils ont tout quitté... et c'est alors que leur supplice a commencé. Ne vous y méprenez pas: ils supportaient sans amertume les fatigues de la campagne et faisaient pleinement leur devoir. Mais une lettre que l'un d'entre eux m'écrivait il y a quatre mois traduit trop bien leur état d'esprit à tous pour que je ne la reproduise pas en partie:

« Qu'advierait-il si j'étais tué? Beaucoup pensent comme moi à la femme indigne, à la hyène qui guette leur cadavre pour en retirer honneur et profit: l'honneur d'être la veuve d'un soldat mort à l'ennemi; le profit d'une pension, d'un emploi réservé aux victimes de la guerre, etc... Croyez-vous, monsieur, qu'on ne devrait pas épargner cette appréhension au moins à ceux qui se battent? »

Je ne connais pas le signataire de cette lettre, lieutenant de territoriale; mais je comprends le dépit qu'entretenait en lui une idée fixe. Le sacrifice de sa vie, il l'avait fait... mais il ne voulait pas que ce fût au bénéfice d'une compagne répudiée. Que lui reprochait-il? Je n'en sais rien. Avait-il motif de se plaindre d'elle? Je l'ignore. Toujours est-il que ces époux inassortis n'aspiraient qu'à reprendre leur liberté et que la guerre les empêchait de le faire. Mais elle ne s'opposait pas, le mari succombant en héros, à ce que sa veuve jouât la comédie des regrets, le temps de recueillir sa succession, y compris la pension et quelques autres avantages!

Bref, le demandeur en divorce consentait à mourir pour la patrie, mais il ne se résignait pas une minute à mourir pour une femme qu'il ne regardait plus comme la sienne!

Et quel argument, presque comique dans l'outrance, lui suggérait l'ardent désir de voir, avant de mourir, son sort réglé! Cela dépendait, somme toute, du gouvernement. Un projet de loi voté par la Chambre et adopté avec modification par le Sénat attendait son retour à la Chambre. Et, pour stimuler nos législateurs, mon correspondant, — le pauvre homme! — ajoutait:

« Pourquoi, lorsque les charges du pays deviennent de plus en plus lourdes, l'Etat en assume-t-il une qu'il pourrait éviter? Combien de pensions déjà sont inscrites au Grand-Livre, dont on eût fait aisément l'économie? »

C'est touchant. C'est dans l'intérêt de l'Etat — de l'Etat! — que l'infortuné mari mobilisé presse la Chambre de lui faciliter la libération conjugale! On ne saurait pousser l'abnégation plus loin, n'est-il pas vrai? Pour lui-même, — en dehors du divorce — le martyr du mariage ne réclame rien. Il mourra (si toutefois il doit mourir) en paix, du moment que sa femme n'aura plus aucun droit à l'aureole des veuves. C'est cela, l'autre, le réel danger...

Eh bien! si invraisemblable que puisse paraître le fait, la Chambre, dans sa séance du 23 mars dernier, a définitivement adopté le projet de loi relatif aux actions en divorce! La procédure est simplifiée. L'époux mobilisé est désormais autorisé à se faire représenter par avoué à la tentative de conciliation.

Je me suis empressé d'en informer le lecteur qui me faisait confiance. Mais comme je n'ai pas reçu sa réponse, je tremble qu'il ne soit mort. Sa lettre est datée du mois de décembre et il y a vingt mois tout de même que nous sommes en guerre...

Lucien Descaves

Ce que l'on dit

En attendant...

Le ministère de la Guerre a pris récemment — Excelsior l'annonça dans son numéro du 21 mars — une mesure qui paraît d'abord assez raisonnable: il a décidé que les officiers et sous-officiers seraient tenus de payer leurs loyers, sans pouvoir invoquer le bénéfice du moratorium. En effet, on ne peut dire que les hostilités aient privé cette glorieuse catégorie de citoyens de leurs ressources; elles les ont plutôt augmentées, puisqu'ils touchent la solde de guerre, des indemnités, etc.

Mais il y a dans cette décision un point laissé dans l'ombre: s'agit-il des officiers et sous-officiers de carrière seulement, ou des officiers et sous-officiers en bloc, y compris les réservistes?

Dans le premier cas, la mesure semble se justifier assez aisément: le militaire de carrière avait un budget dont les dépenses ont peu varié. Mais pour les gradés réservistes, il y a des cas où la situation peut être différente. Si d'une part, un petit employé, énergique et capable, parti sergent ou caporal, a pu devenir lieutenant, voire capitaine, et a vu par conséquent sa situation s'améliorer, d'autre part, il n'est pas rare de rencontrer un commerçant, un médecin, un homme de « carrière libérale », qui se trouvait forcé de payer pour ses affaires, avant la guerre, un loyer de plusieurs milliers de francs, et se voit maintenant réduit à sa solde de lieutenant.

Comment arranger ça? Comment trouver une solution équitable? J'avoue que le problème est bien délicat!

Pierre Mille.

A l'issue du dernier déjeuner offert par le président de la République aux représentants des puissances alliées, quelques délégués, tentés par l'air vif de Paris, s'en retournèrent à pied. Deux d'entre eux... (nous ne les nommerons point; qu'il nous suffise de dire que leur belle prestance attirait l'attention flatteuse de la foule) ... deux d'entre eux s'arrêtèrent devant une librairie de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, examinèrent un livre ouvert derrière la vitrine, entrèrent et l'achetèrent incontinent.

C'était un vieux bouquin, rouge de tranche, relié en veau fauve et écrit en vieux français... Les deux délégués en relurent un passage, sourirent discrètement et continuèrent leur route.

Cependant, le libraire, bien connu de tous nos bibliophiles, souriait aussi et se frottait les mains.

Sachant sa librairie sur le passage des représentants des puissances, il avait eu l'idée d'exposer un livre du vieux chansonnier Panard, ouvert à la page où il est écrit:

Quand vous méditez un projet
Ne publiez point votre affaire:
On se repent toujours d'un langage indiscret,
Et presque jamais du mystère.
Le causeur dit tout ce qu'il sait;
L'étourdi ce qu'il ne sait guère;
Les jeunes ce qu'ils font; les vieux ce qu'ils ont fait
Et les sots ce qu'ils veulent faire!

Les membres de la conférence des Alliés ne pouvaient manquer de se laisser séduire par ces vers, qui répètent sous une autre forme, mais avec tant d'exactitude, le: « Taisez-vous! Méfiez-vous! » de M. Millerand!

Que sont devenus, dans la tourmente de la guerre, nos grands prestidigitateurs, les vieux, ceux qui ont déjà conquis la célébrité, et dont les noms sont dans toutes les mémoires parisiennes?

Ils sont... au Maroc!

Suivant l'exemple de Robert-Houdin, qu'en 1857 le maréchal Randon appela en Algérie pour contrebalancer par ses tours l'influence des bateleurs qui prêchaient contre nous la guerre sainte, nos vieux prestidigitateurs travaillent à établir le renom français dans le superstitieux Mogrebh.

Ils remportent, paraît-il, de merveilleux succès!

Le prestidigitateur parisien X..., à qui sa raide moustache blanche donne l'air d'un officier de cavalerie en retraite et qui jouit d'une renommée européenne, offrait récemment une représentation gratuite aux indigènes... Il fit jaillir du fez d'un assistant une incroyable quantité de bandes tricolores,

Ce prodige frappa les spectateurs, et lorsque, la minute d'après, le prestidigitateur, ayant soulevé le couvercle d'une urne, une épaisse fumée pourpre s'en échappa, ce ne fut qu'un cri dans la foule des Arabes, jusqu'alors attentive et silencieuse:

— Cette fois... ce qui va sortir de cette fumée... c'est le Génie de la victoire française!

Le féminisme vient de faire une nouvelle conquête dans le domaine manuel. Marseille, après les femmes cuistots, possède, depuis quelques jours, une femme forgeron. C'est une robuste demoiselle, âgée de quarante-sept ans, Françoise Sigaud, qui, les cheveux cachés sous un coquet bonnet, les reins ceints du traditionnel tablier de cuir, manie, avec une étonnante dextérité, le lourd marteau qui modèle, sur l'enclume, le fer rougi à blanc.

C'est aux Forges et Chantiers de Provence qu'a été engagé ce « phénomène », qui fait pâlir de jalousie les forgerons les plus habiles. Elle joint, de plus, à son talent celui de posséder à fond tous les secrets de la perceuse, de la fraiseuse et de la soudure autogène. Cette femme, ainsi qu'on pourrait le croire, n'a rien des pectoraux exagérés et des biceps des personnages de Lhermitte. Au contraire, elle est de taille moyenne et plutôt mince.

JUSTICE

L'autre jour, au Palais de Justice, j'ai assisté, pour la première fois de ma vie, à l'une des séances du conseil de guerre. Il y avait sept officiers, enlevés au commandement de notre chère armée, plus un capitaine-rapporteur, plus un huissier, un avocat, un garde, des témoins pour s'occuper d'un pauvre diable qui, au préjudice d'une grande administration, avait volé... trois kilos de charbon.

Ce vol, calculé d'après les prix de cet hiver, représentait six sous.

Evidemment, comme l'a dit le colonel-président — et tant de proverbes avant lui — ce n'est pas la médiocrité d'un vol qui diminue sa gravité. L'acte seul importe. Toutefois, ce vol de six sous était pavé, si l'on peut dire, de circonstances atténuantes.

L'unique témoin à charge déclara que le charbon avait été volé « dans les ordures », après que le coupable, dont la femme attendait, à ce moment même, un bébé, s'était vu refuser sa quinzaine d'avance. Le conseil de guerre l'a acquitté, mais le malheureux a perdu sa place, fait six semaines de prison préventive, et, sans doute, le nouveau-né grelotte devant un âtre éteint.

Cependant, le bon public qui se faisait une si haute et si craintive idée des conseils de guerre, n'aura plus l'étonnement de les voir juger des causes si chétives. La compétence des tribunaux militaires à l'égard des civils va être, en effet, limitée à des crimes et délits nettement précisés. Mais, par ces temps d'union sacrée, est-il donc impossible que s'entendent, en certains cas, les volés et les voleurs?

Si, par exemple, plutôt que d'aller porter plainte, le volé des trois kilos de charbon en avait fait porter cinquante au domicile du voleur, il n'aurait pas gaspillé l'argent de la Défense Nationale et le bébé aurait eu chaud. Le voleur risquait d'en devenir un serviteur modèle. Et même au prix d'une récidive, il vaudrait mieux, de lui et de tant d'autres, ne pas encombrer les tribunaux.

Après le vol à l'américaine et le vol à Vesbronfe, nous pourrions bien endurer le vol à l'amiable! — H. DU TAILLIS.

Dans une ville du Nord, nous ne la nommerons pas pour éviter aux autres de rougir, existe, à la gare, point de bifurcation de nombreuses lignes, gare régulatrice, si vous voulez, deux groupes de charitables dames qui travaillent parallèlement: les dames de la Croix-Rouge et un autre groupe. Les unes reconforment les blessés et les autres, sans uniforme ni « insigne », accueillent avec chaleur les permissionnaires.

Car les bons poilus qui reviennent du front ont bien droit aussi à quelques friandises, à des ovations, à des accolades! Ils attendent cela, ceux qui reviennent de la ligne de feu, ils y ont droit...

Aussi, les bonnes dames de X..., quand les permissionnaires arrivent, mettent-elles à leur boutonnière une petite branche de laurier, dans leurs mains de bons cigares et une pièce d'argent, le tout accompagné de vibrantes paroles et quelquefois d'accolades patriotiques...

Croyez-vous que le geste des dames de X... ne devrait pas être généralisé?

Le Veilleur.

Méditations d'un optimiste

Sur l'élevage des lapins

Les Allemands, qui préfèrent le lièvre à la confiture, n'aiment le lapin d'aucune façon.

C'était même là, paraît-il, un des sujets de préoccupation de Guillaume II, qui en a d'autres. Il n'avait pas hésité, bien que fort occupé par ailleurs, à fonder récemment « une association spéciale pour l'élevage des lapins » ; il lui avait même garanti statutairement sa protection impériale et royale.

Malgré un encouragement si précieux, les estomacs allemands ne se résignaient pas : le lapin donnait peu jusqu'à ces derniers temps.

Aussi, au commencement de février, s'avisa-t-on qu'il fallait prendre des mesures. L'empereur avait décidé que son peuple mangerait du lapin : il importait qu'il en mangeât, qu'il en mangeât à tout prix, et puisqu'il ne voulait pas se résigner à élever cet animal lui-même, on lui en ferait venir de l'étranger.

Le 8 février dernier, une information de Copenhague révélait à l'Allemagne étonnée que l'élevage du lapin prenait en Danemark une extension considérable et qu'on allait en organiser une exportation énorme en Allemagne.

Est-ce cette information qui a porté ses fruits ? Est-ce simplement la faim qui fut, pour une fois, bonne conseillère ? Toujours est-il que les Allemands paraissent aujourd'hui résignés. Ils mangeront du lapin et, comme ce sont avant tout gens pratiques, tant qu'à en manger, ils préfèrent en manger au meilleur compte.

Ce peuple, vraiment organisé, élèvera même des lapins, si j'ose dire, au delà de toute espérance.

Un problème angoissant se posait, en effet : déjà, on avait décidé, depuis longtemps, de ne pas laisser une motte de terre inutilisée et même on avait entrepris de faire pousser des légumes dans les cimetières et sur les balcons. Où donc, dans ces conditions, allait-on trouver la place de faire prospérer des lapins ?

Les Allemands n'ont pas hésité : ils feront l'élevage du lapin en appartement.

Je n'invente rien. C'est le *Lokal Anzeiger* qui nous fait part de cette excellente nouvelle. Et ce journal précise que l'on vient d'arrêter des modèles de cages spéciales pour la cuisine, pour l'intérieur ou pour la cour. Confort et élégance !

Je ne sais pas si vous avez beaucoup fréquenté les lapins ? Je me garderai de dire, car il ne faut désobliger personne, qu'ils sentent fort mauvais ; tout au plus oserai-je insinuer que je n'aime point du tout cette odeur-là. Je sais beaucoup d'excellents Français, qui sont tout prêts à faire à leur patrie le sacrifice de leur vie, et qui ne lui feraient pas celui de mettre une cage à lapins dans leur cabinet de toilette.

Le problème :

Est-ce que les civils tiendront ?

ne se pose pas. croyez-le bien, en Allemagne moins qu'en France. Après cette dernière imagination, il conviendra de déformer un peu la question et de demander :

— Est-ce qu'ils y tiendront ?

Et je réponds, sans hésiter :

— Non, ça sent trop fort.

Candide.



LE GÉNÉRAL POLIVANOV, ministre de la Guerre de Russie, qui vient, comme nous l'avons annoncé hier, de donner sa démission.

LE GÉNÉRAL DUBAIL

est nommé

Gouverneur militaire de Paris

Hier matin, au conseil des ministres, sur la proposition du ministre de la Guerre, le président de la République a signé un décret aux termes duquel le général de division Dubail est nommé gouverneur militaire de Paris et commandant des armées de Paris, en remplacement du général de division Maunoury, relevé, sur sa demande, pour raisons de santé.

Le général Dubail est né en 1851, à Belfort. Le 17 octobre 1868, il contracte un engagement volontaire et entre, trois jours après, à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr. C'est comme sous-



LE GÉNÉRAL DUBAIL visitant une tranchée de première ligne

lieutenant au 10^e bataillon de chasseurs à pied qu'il prend part à la campagne de 1870. Fait prisonnier, il est interné dans le Schleswig, du 28 octobre 1870 au 10 avril 1871. Lieutenant le 3 mars 1873, il est nommé le 9 novembre 1878, capitaine au 81^e régiment d'infanterie et le 9 septembre 1888 chef de bataillon au 36^e d'infanterie. Lieutenant-colonel, chef d'état-major à la division d'Alger, le 29 novembre 1896, colonel du 1^{er} régiment de zouaves le 12 octobre 1901, il est nommé, le 24 décembre 1904, général de brigade à l'état-major de l'armée. Quatre ans après, il était général de division.

Chef d'état-major général de l'armée, membre du conseil supérieur de la guerre, vice-président de la commission des chemins de fer, inspecteur permanent des Ecoles militaires, il commandait, en 1912, le 9^e corps d'armée et était à la tête de la première armée lorsque la guerre éclata. Le 6 janvier 1915, il prenait le commandement du groupe des armées de l'Est, qu'il abandonne pour devenir gouverneur militaire de Paris.

Chevalier de la Légion d'honneur le 24 juin 1886, grand-officier le 30 décembre 1911, il était, le 18 septembre, promu grand-croix, avec le motif suivant :

« A fait preuve des plus rares qualités de commandement et d'activité dans des conditions particulièrement difficiles en maintenant devant lui des forces ennemies considérables pendant plusieurs semaines de combats presque ininterrompus ; a su insuffler à son armée l'énergie dont il est animé. »

Croix de guerre avec palme, le nouveau gouverneur militaire de Paris a reçu, le 8 octobre 1915, la médaille militaire avec ce motif :

« Chef de froide énergie et d'indomptable volonté, qui sait allier à une entière compréhension des nécessités de la guerre actuelle un remarquable esprit de discipline. A toujours donné aux opérations dont il avait la direction une impulsion conforme aux nécessités de la situation générale et s'est ainsi acquis les droits les plus indiscutables à la reconnaissance du pays. »

Pour empêcher les neutres de travailler pour les Alliés, les Allemands les empoisonnent

NEW-YORK. — On accuse des conspirateurs allemands d'avoir empoisonné 150 ouvriers dans la fabrique de munitions de Dayton (Ohio).

L'usine nourrit ceux qui y sont employés et tous ceux qui ont diné vendredi soir ont été empoisonnés. On a constaté vingt cas très graves et les autres malades ont été transportés à l'hôpital.

Les autorités allemandes ont ordonné une enquête.

DEVANT VERDUN

Attaques allemandes repoussées au bois de Malancourt et au fort de Douaumont.

LES COMMUNICATIONS AVEC L'ARRIÈRE SONT LARGEMENT ASSURÉES

Une fois de plus, l'état-major allemand a menti. Une fois de plus, les soldats allemands ont été sacrifiés par milliers pour couvrir ce mensonge. Alors que notre communiqué de mercredi soir signalait loyalement la légère progression de l'ennemi au nord du village de Malancourt, celui des Allemands a gardé le silence sur l'échec important qu'ils ont subi au bois du même nom. Il s'agit maintenant de réparer cet échec à tout prix. De là, ces contre-attaques acharnées qui, jusqu'à présent, n'ont abouti qu'à un massacre inutile, tout comme celles que, précédemment, l'ennemi lançait contre le fort de Vaux, pour le même motif.

Dans la journée d'hier, il a abandonné la partie dans ce secteur pour tourner toute sa rage contre celui de Douaumont, sans plus de succès : deux attaques très violentes ont été repoussées aux abords du fort par nos vaillants soldats que n'intimident ni les rafales de l'artillerie ennemie, ni les vagues d'assaut, ni les jets de flammes lancés par des équipes de soldats pétroleurs.

Les attaques de nos positions sur la rive gauche de la Meuse n'auraient un intérêt stratégique pour l'ennemi que si nos voies de communication avec Verdun pouvaient en être menacées. Nous sommes en mesure de préciser aujourd'hui les indications que nous avons données récemment à ce sujet. On verra que la situation est des plus rassurantes.

La voie ferrée qui relie Verdun à Châlons se trouve, depuis longtemps, sous le feu de l'artillerie ennemie en plusieurs points de son parcours ; ce qui ne l'a pas empêchée et ne l'empêchera pas de rendre de grands services.

Une autre ligne se détache de Verdun vers le sud, dans la direction de Lérrouville, où elle se raccorde à la grande ligne de Paris à Nancy. Cette ligne est à voie étroite. Pour la mettre à voie normale, il eût fallu la reconstruire complètement. On s'est donc contenté de l'améliorer en la dotant de rails plus solides et de voies

Or, nos ouvriers étaient pris jusqu'ici par des travaux plus urgents encore, que rendaient nécessaires l'accroissement incessant de notre armée et de celle des Anglais et aussi les opérations en cours : l'offensive de Champagne à elle seule a exigé la construction de 45 kilomètres de voies ferrées.

Mais aujourd'hui un fait nouveau s'est produit, auquel notre généralissime faisait allusion en son télégramme à sir Douglas Haig : la « camaraderie » de nos alliés s'est manifestée par une extension notable de leur front qui a rendu disponibles à la fois des combattants et des travailleurs.

D'ailleurs, les chemins de fer ne sont pas tout ; il importe même que les armées ne soient pas astreintes à rester dans le voisinage immédiat d'une voie ferrée. C'est pourquoi un très grand développement a été donné à l'organisation des transports par automobiles. Aujourd'hui, chaque armée peut s'éloigner de la voie ferrée à une distance de plusieurs étapes, grâce aux sections de camions dont elle dispose, sans compter de puissantes réserves que le commandement en chef peut mettre à son service et les virements qu'il peut faire, selon les circonstances, d'une armée à l'autre.

Dès le 20 février, le commandement de Verdun disposait de plus de 4.000 voitures pouvant transporter 8.000 tonnes, c'est-à-dire ravitailler 80 divisions ou transporter 80.000 hommes par jour sur un parcours de 70 kilomètres.

Le ravitaillement de notre camp retranché de Verdun a été largement assuré jusqu'ici, et le sera plus largement encore dans l'avenir.

Jean Villars.

Les assauts de Douaumont

Récit d'un officier qui prit part à la défense et à la contre-attaque du village.

Le *Bulletin des Armées* publie, dans son dernier numéro, le récit suivant qui fut fait par un officier du ...^e d'infanterie :

C'est dans la nuit du 1^{er} au 2 que nous primes position dans le secteur de Douaumont. Les éléments ennemis qui avaient pénétré dans le fort avaient pu amener, à la faveur de la nuit, des mitrailleuses et un canon-revolver.

Nous avions, en outre, à surveiller un ravin sinueux, débouchant non loin de l'église de Douaumont, par lequel l'ennemi pouvait s'infiltrer. Notre situation était plutôt difficile.

Dès le 2 au matin, bombardement soutenu d'artillerie lourde, labourant le terrain et bouleversant nos travaux de défense. Toute liaison vers l'avant comme vers l'arrière est impossible. Tout agent envoyé en mission est un homme mort.

A 13 h. 15, les Allemands, tandis que le tir de leur artillerie s'allonge, attaquent le village, à la fois par le nord en utilisant le ravin, et par le flanc en débouchant du fort et de positions masquées que nous n'avions pas eu le temps de reconnaître.

Les premiers ennemis que l'on aperçut furent ceux qui descendaient du fort. Ils portaient des casques français. Il y eut un instant d'hésitation dans nos rangs. Le commandant C... commanda : « Ne tirez pas, ce sont des Français ! » Il avait à peine prononcé ces mots qu'il s'affaissa frappé d'une balle à la gorge. Cette ruse des Allemands ne fit qu'exciter notre fureur. L'adjudant de bataillon B... s'écria : « Tirez, tirez toujours, ce sont les Boches. » Cependant ceux-ci accentuaient leur mouvement d'encerclement et cherchaient à s'emparer du village.

Le bataillon qui avait mission de le défendre, malgré les pertes causées par le bombardement et bien qu'il eût plusieurs mitrailleuses hors d'usage, n'était pas moins résolu au suprême sacrifice. On le vit bien quand, la gauche de Douaumont étant de plus en plus menacée, la ...^e compagnie fonça droit devant elle sur les masses ennemies qui tentaient de forcer le passage. Un terrible corps à corps s'engagea. Les coups de baïonnette et de crosse ouvraient sans cesse de nouvelles brèches dans les rangs allemands. Les braves de la ...^e frappaient sans répit. Hélas ! ils furent finalement submergés sous le nombre et nous vîmes les derniers tenter un nouvel assaut avant la mort glorieuse.

Les éléments allemands cherchèrent ensuite à se glisser vers la sortie sud-ouest de Douaumont. Il était évident qu'ils avaient pour but de monter vers la crête, dans la direction de la ferme Thiaumont, située à 800 mètres au sud du village.

Le capitaine R..., commandant la ...^e compagnie, prit ses dispositions pour les arrêter. Une mitrailleuse habilement placée commença son œuvre. Une centaine de Boches qui avaient esquissé le mouvement furent arrosés de telle sorte qu'une vingtaine seulement d'entre eux purent rebrousser chemin, les autres restèrent sur le terrain.

Dans la matinée du 3, de nombreuses reconnaissances allemandes explorèrent le terrain vers la sortie sud-ouest. Chaque fois, elles furent dispersées par notre feu.

Vers 16 heures, notre artillerie prit à son tour Douaumont pour cible. Nos pièces de gros calibre tapaient juste et nos fantassins se réjouissaient fort de ce spectacle.

La contre-attaque française se déclancha à la tombée de la nuit. C'étaient deux bataillons de deux régiments voisins qui opéraient. Après une fusillade d'une violence inouïe, on perçut le cri de : « En avant ! à la baïonnette ! » et des appels dans la nuit. L'attaque avait réussi. Les agents de liaison ne tardèrent pas à confirmer ce succès.

Notre première ligne fut reportée en avant du village. Les Allemands revinrent à l'attaque à vingt heures. Ils furent arrêtés net par nos fusils et nos mitrailleuses. Mais deux heures plus tard, de nouvelles troupes furent lancées à l'assaut contre nous, puis se brisèrent, elles aussi, devant notre résistance. Elles s'étaient présentées en formations très denses : le lendemain matin, nous comptions environ 800 cadavres devant la tranchée.

Au petit jour du 4 mars, les Allemands, après une préparation d'artillerie écrasante, accompagnée de lancements de puissantes torpilles, contre-attaquèrent une fois encore Douaumont. Je ne vous décrirai pas en détail la lutte de maison à maison, les combats singuliers, les actes d'héroïsme de nos fantassins pendant cet engagement qui dura près de deux heures. Nos effectifs avaient fondu progressivement. Ils reçurent l'ordre de se porter à 200 mètres environ de la sortie de Douaumont. L'ennemi essaya vainement de nous décrocher de là et d'exploiter un avantage qui lui coûtait tant de sang.

Pendant la nuit et la journée du 5, notre nouvelle position fut si bien consolidée que depuis les Allemands n'ont pas été capables de franchir cette

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Jeudi 30 Mars (606^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Au sud de la Somme, à la faveur d'un violent bombardement, l'ennemi a pénétré dans un élément avancé de notre ligne à l'ouest de Vermandovillers (nord de Chaulnes). Notre contre-attaque l'en a rejeté aussitôt après.

A l'ouest de la Meuse, les Allemands ont contre-attaqué à plusieurs reprises au cours de la nuit nos positions du bois d'Avocourt. Tous les assauts ont été repoussés par nos tirs de barrage, nos feux de mitrailleuses et d'infanterie, qui ont causé de grands ravages dans les rangs ennemis, notamment devant le « Réduit d'Avocourt », où les Allemands ont laissé des monceaux de cadavres. Aucune tentative nouvelle dans la région de Malancourt.

A l'est de la Meuse et en Woëvre, bombardement intermittent.

Les Allemands ont lancé dans la Meuse, au nord de Saint-Mihiel, un grand nombre de mines flottantes qui n'ont fait aucun dégât.

En Lorraine, activité de notre artillerie entre Domèvre et Bréménil.

Sur le reste du front, aucun événement important à signaler.

VINGT-TROIS HEURES. — Au sud de la Somme, nous avons bombardé les gares de ravitaillement de Puzeaux et de Hallu (région de Chaulnes). A l'ouest de Novion, un avion ennemi a été descendu par nos canons spéciaux ; l'appareil est tombé à cinq mètres en avant de nos tranchées ; les passagers ont été tués. Nous avons rapporté dans nos lignes une des mitrailleuses de l'avion.

Au nord de l'Aisne, un tir de nos batteries, dirigé sur les organisations ennemies du plateau de Vauclerc, a provoqué une forte explosion.

En Champagne, nos canons spéciaux ont abattu un avion allemand qui est tombé dans les lignes ennemies, près de Sainte-Marie-à-Py.

En Argonne, nous avons énergiquement bombardé le bois de Malancourt ; à la Fille-Morte, une de nos mines a bouleversé une tranchée allemande et une autre a détruit un poste ennemi à la cote 285.

A l'ouest de la Meuse, au cours de la journée, bombardement continu de la région de Malancourt, sans action d'infanterie.

A l'est de la Meuse, les Allemands ont dirigé ce matin, sur nos positions aux abords du fort de Douaumont, une violente attaque accompagnée de jets de liquides enflammés. L'ennemi a été complètement repoussé. Un peu plus tard, une deuxième attaque sur le même point n'a pas eu plus de succès et a coûté également des pertes très sensibles aux Allemands.

En Woëvre, activité intermittente de l'artillerie.

Dans les Vosges, une forte reconnaissance ennemie, qui tentait d'aborder nos tranchées au nord de Wissembach, a été dispersée par un tir de barrage.

LA GUERRE AERIENNE

Dans la journée du 29, une de nos escadrilles de bombardement a lancé quinze obus de gros calibre sur la gare de Metz-Sablons et cinq sur la gare de Pagny-sur-Moselle.

Dans la nuit du 29 au 30, deux de nos avions ont bombardé la gare de Maizières-les-Metz.

Au cours de la journée, notre aviation s'est montrée très active. En Champagne, dans la région de Dontrien, un de nos pilotes a abattu un Fokker qui est tombé en flammes dans les lignes ennemies. Dans la région de Verdun, cinq avions allemands ont été abattus à proximité immédiate des lignes. Nos avions ont reçu de nombreuses atteintes, mais tous nos pilotes sont rentrés indemnes.

LES VICTIMES DU « SUSSEX »

COMMENT PÉRIT le grand musicien espagnol GRANADOS

BOULOGNE. — Nous avons pu nous entretenir avec M. José-Maria Sert, l'illustre peintre catalan qui est venu à Boulogne où il a essayé de retrouver la trace de son ami, le compositeur Granados, disparu à la suite du torpillage du *Sussex*.

M. José-Maria Sert s'est rendu à la morgue de Boulogne et il a examiné un à un les cadavres déchiquetés qui y ont été apportés. Il a interrogé de nombreux survivants. Son enquête ne laisse malheureusement plus subsister d'espoir sur le sort du grand musicien de Barcelone.

« J'ai vu des choses affreuses, nous dit M. Sert, je n'oublierai jamais ces pauvres corps déchirés qu'il m'a fallu toucher. Mes recherches, hélas !



LE COMPOSITEUR ESPAGNOL GRANADOS

ont été vaines. Jusqu'ici, le corps de mon malheureux ami n'a pas été retrouvé, non plus que celui de sa femme.

« J'ai questionné plusieurs personnes qui voyageaient sur le *Sussex*. Il est établi que l'on a vu Granados se jeter hors du radeau qui le portait, dans la mer, pour secourir sa femme qui se débattait dans l'eau. Il a eu à peine la force d'arriver jusqu'à elle et ils ont coulé tous deux, enlacés.

« C'est une fin atroce. Granados venait de remporter un triomphe éclatant en Amérique, où un de ses opéras avait été représenté de très nombreuses fois et avait soulevé un vif enthousiasme. La Catalogne se préparait à le fêter. Il avait eu des débuts difficiles ; un avenir de gloire s'ouvrait devant lui... La torpille allemande est venue.

« Granados laisse cinq enfants qui ignorent encore le sort de leur père et de leur mère, mais qui, bientôt, seront courbés sous le plus terrible des deuils.

« Si les cadavres de Granados et de sa femme sont retrouvés, je les ramènerai en Espagne. La ville de Barcelone tout entière tiendra à honneur de faire à ces tristes victimes des obsèques grandioses.

« J'ai pu retrouver les bagages de mes amis. Je fais des démarches avec M. Emmanuel Brousse, député des Pyrénées-Orientales, pour qu'ils puissent m'être livrés et je compte les porter moi-même aux enfants de Granados.

« Ma douleur est grande, mais mon indignation contre un tel crime est, si possible, plus immense encore. Rien ne peut justifier de tels actes. Les hommes qui ont ordonné le torpillage sans avertissement des navires marchands non armés, les marins qui exécutent ces ordres sont déshonorés devant l'histoire. »

Le courrier que portait le « Sussex » n'a subi aucun dommage

M. Runciman, président du Board of Trade, répondant à la Chambre des communes à une question, déclare que le *Sussex* était un navire français appartenant à la Compagnie des chemins de fer de l'Etat français. Par conséquent, toute enquête relative à la catastrophe devra être faite par le gouvernement français.

D'autre part, M. Pease, sous-secrétaire d'Etat aux Postes, a déclaré qu'il était heureux d'annoncer que le courrier à destination de la France, qui se trouvait à bord du *Sussex*, n'avait subi aucun dommage.

Le nouveau bureau de l'Académie française

Dans sa séance d'hier, l'Académie française a procédé au renouvellement de son bureau pour le deuxième trimestre de 1916.

M. Lavis a été élu directeur ; M. Maurice Donnay, chancelier.

UN FIASCO de l'aviation autrichienne

Nouveaux détails sur le raid aérien
du 27 mars

ROME (de la zone de guerre). — Les nouvelles détaillées parvenues au sujet de l'incursion aérienne essayée par les Autrichiens le 27 mars et complétées par des renseignements fournis par des aviateurs prisonniers nous permettent de reconstituer exactement ce raid qui, selon le plan du commandement autrichien, devait être une grande et audacieuse opération stratégique et qui a fini, au contraire, dans l'insuccès le plus complet.

Les objectifs de l'incursion devaient être nos communications de l'arrière et essentiellement les ponts sur lesquels de grandes communications par route et par chemin de fer de la plaine vénitienne franchissent les rivières de l'Adige, de la Piave, de la Livenza et du Tagliamento.

On devait, en outre, profiter de l'occasion pour effectuer quelques-uns des bombardements habituels sur nos villes les plus exposées.

Dans les buts indiqués, dès les premières heures du matin du 27 mars, de fortes escadrilles d'avions ennemis partirent de divers aérodromes.

L'escadrille de Gardolo, composée de six avions, dirigée sur les ponts de l'Adige, se laissait attirer momentanément par l'objectif de Vérone, où elle lança 18 bombes.

L'alarme donnée à temps dans cette ville et le feu de nos batteries antiaériennes permirent de limiter le chiffre des victimes à cinq blessés et les dégâts à quelques bâtiments lésés.

Ensuite, les avions ennemis se replièrent hâtivement vers le nord, renonçant à l'objectif principal qui leur était assigné.

L'escadrille de Pergine, composée de six avions, se dirigeait sur les ponts de la Piave et de la Meduna, réussissant à lancer 50 bombes sur le pont de Priula, sur la Piave, 4 sur Pordenone, mais, ayant été l'objet d'un feu efficace de mitrailleuses et de fusillade, elle manqua constamment son but, ne produisant que des dommages insignifiants à une toiture.

Deux avions ennemis furent atteints par notre fusillade; l'un d'entre eux s'abattit sur Sugana, l'autre, après s'être vainement efforcé de poursuivre, atterrit à Vittorio. Les autres avions s'enfuirent rapidement vers la vallée de Sugana.

Encore moins efficace fut le résultat atteint par l'escadrille d'Aisovizza.

Cinq avions s'étaient dirigés vers les ponts du Tagliamento. Déjà, ils étaient arrivés au-dessus de la plaine du Bas-Isonzo, lorsqu'un premier avion fut abattu par notre feu d'artillerie près des hauteurs au nord de Cervignano. Les autres avions ne réussirent qu'à lancer deux bombes près du pont de Delizia (Tagliamento) qui ne causèrent aucun dégât.

Enfin, l'escadrille de Pola, composée d'une douzaine d'hydravions, dirigée vers le pont du chemin de fer de long de la ligne Mestre-Portogruaro ne put atteindre son objectif en raison du feu efficace de nos défenses antiaériennes. Elle dut se borner à jeter des bombes qui ne causèrent aucun dégât dans la zone des lagunes, entre la Piave et le Tagliamento.

Quelques avions parvinrent à atteindre Ponte-di-Piave et lancèrent quelques bombes causant seulement de légers dégâts.

Un hydravion fut abattu à Grado par notre feu d'artillerie.

Ainsi, cette incursion qui devait semer la ruine à l'arrière du front italien, paralyser nos ravitaillements et jeter la terreur dans cette populeuse région, se termina par un véritable échec pour l'ennemi, qui ne réussit seulement qu'à blesser cinq citoyens inoffensifs et à causer quelques dégâts très légers qui furent réparés promptement. Partout, il fut mis en fuite et dispersé; il perdit quatre puissants avions et huit aviateurs.

L'insuccès de cette tentative résulte clairement des paroles modestes par lesquelles le commandement suprême autrichien annonce le résultat de l'opération sur laquelle il comptait beaucoup :

« Un trafic plus intense ayant été constaté sur le chemin de fer de la Vénétie, dit-il, dans la direction de l'Isonzo, nos aviateurs ont bombardé quelques objectifs sur ces lignes. »

Le bulletin autrichien du 28 mars ne dit pas un mot des avions perdus.

LA CATASTROPHE DE CLEVELAND

NEW-YORK. — Vingt-cinq cadavres ont été retirés des débris de la collision du chemin de fer de Cleveland. Cinq personnes resteraient encore à découvrir. Quarante ont été conduites à l'hôpital.

Les deux trains qui se sont rencontrés dans le brouillard se dirigeaient l'un et l'autre vers l'est. Des débris couvrirent la voie allant à l'ouest. Aussi, lorsque, un moment après, un train que l'on appelle « le rapide du vingtième siècle » vint à passer, se dirigeant vers l'ouest, il fonça à travers les débris.

La plupart des victimes appartenaient aux trains allant à l'est.

• DERNIÈRE HEURE •

LA GUERRE SOUS-MARINE ET LES ETATS-UNIS

L'acte d'accusation s'alonge et se précise

A la suite des ordres donnés par M. Lansing, l'enquête américaine a déjà recueilli des faits précis : le secrétaire d'Etat a été informé que le vapeur *Englishman* a été d'abord canonné par un sous-marin, puis torpillé, après s'être arrêté.

Quant au *Manchester Engineer*, deux Américains sauvés du naufrage de ce paquebot ont déclaré sous serment au consul américain de Queenstown que le navire avait bien été torpillé sans avertissement, par un sous-marin allemand.

On apprend enfin de Malte que le *Minneapolis* a été torpillé sans avertissement, dans la matinée du 23 mars; il put se maintenir sur l'eau quelque temps, et deux cents marins, sauvés, furent débarqués à Malte; mais on compte une vingtaine de victimes.

D'autres torpillages sont annoncés aujourd'hui : ceux de la goëlette russe *Ottomar*, des vapeurs anglais *Kylbridge* et *Lavinia-Westell*; la majorité des équipages a été sauvée.

La question de la guerre sous-marine devant le Reichstag

GENÈVE. — Après la discussion au sujet de la guerre sous-marine qui a eu lieu mardi devant la commission du budget du Reichstag, les chefs nationaux libéraux se sont réunis pour discuter la possibilité d'une entente avec les conservateurs, afin d'uniformiser les résolutions des deux partis.

La séance de la commission du budget a duré de 11 heures à 1 h. 45. Le chancelier a parlé pendant une heure, l'amiral von Capelle pendant trois quarts d'heure. Le rapport de M. Bassermann a duré une heure.

A la séance de l'après-midi, ont pris successivement la parole : MM. Scheidemann et Groeber, du centre; Heidebrandt, conservateur; Muller et Meiningen, progressistes; Stresemann, national libéral. Le chancelier et l'amiral von Capelle ont ensuite répondu brièvement.

Les opérations de l'armée d'Orient pendant le mois de mars

OFFICIEL

Les premiers jours du mois de mars ont été marqués par un calme complet sur la frontière grecque.

Le 13, une certaine activité des patrouilles allemandes étant constatée, des forces françaises s'avancent vers la frontière, au sud de Guegveli.

Le 16, un détachement ennemi s'installe dans le village grec de Magukovo; il en est chassé le lendemain par nos éléments avancés.

Le 19 mars, un zeppelin jette quelques bombes sur la rade de Kara-Burum, où sont mouillés de nombreux bâtiments; aucun dégât.

Le 20, notre artillerie bombarde des campements ennemis près de la frontière, et le 24, les gares de Mrzenti et de Guegveli. Le même jour, un groupe de nos avions, composé de vingt-trois appareils, lance de nombreux obus sur les cantonnements ennemis de Volosc (ouest du lac de Doiran). Au cours de l'opération, un de nos pilotes est touché par un projectile et tombe dans le lac de Doiran. Un autre est contraint d'atterrir, mais il peut rentrer dans nos lignes, après avoir incendié son appareil.

Le 25 mars, un combat entre un Fokker et un de nos avions se termine de la même manière (atterrissage forcé, suivi de l'incendie de l'avion français); en revanche, un Albatros est abattu par un de nos pilotes. Dans cette même journée, une de nos escadrilles lance des projectiles sur les campements ennemis de Podgoritza.

Le 27, des forces importantes de cavalerie anglaise s'installent à proximité de nos détachements avancés. Le 28 mars, Salonique est bombardé par une escadrille aérienne : vingt civils grecs sont tués et vingt-cinq blessés. Nos avions, lancés à la poursuite de l'ennemi, lui abattent trois de ses appareils.

Le 29, une fraction de cavalerie française entre en contact avec une troupe ennemie à Candeli, en territoire grec, entre Guegveli et Doiran. Les Allemands sont mis en fuite.

Le maréchal Mackensen quitte Constantinople

GENÈVE. — On mande de Constantinople que le maréchal von Mackensen est reparti après-midi; il a été salué à la gare par le comte Wolff-Metternich de Gracht, ambassadeur d'Allemagne, et par Enver pacha, ministre de la Guerre.

SUR LE FRONT ITALIEN

La lutte est toujours ardente autour de Gorizia

ROME. — Commandement suprême :

Dans la zone de Rovereto, on signale l'activité habituelle de l'artillerie.

Dans la vallée de Sugana, nos troupes ont repoussé de petites attaques ennemies à l'ouest de Tesobbo.

Sur les pentes de Coldilana, un engagement de patrouilles de skieurs a donné des résultats favorables pour nous.

Dans la vallée de Fella, dans la zone de Montenegro et sur le moyen Isonzo, l'action de l'artillerie est intense; nos pièces ont canonné une colonne en marche sur la route de Bogatin et ont endommagé les défenses ennemies sur le Sleme et dispersé des troupes qui s'avançaient de Polubino.

Sur les hauteurs au nord-ouest de Gorizia, un duel d'artillerie a duré pendant toute la journée d'hier; à la tombée de la nuit, l'ennemi ayant reçu de fortes réserves, a prononcé une nouvelle violente attaque; celle-ci, commencée à l'extrémité nord à la hauteur de Podgora, s'est étendue rapidement sur tout le front jusqu'à Sabotino; la lutte a été particulièrement acharnée dans le secteur à cheval sur les rives du torrent Peumica.

Plusieurs fois repoussé, l'adversaire a renouvelé chaque fois, avec des troupes fraîches, ses vains et sanglants efforts; il a été enfin contre-attaqué et obligé à prendre la fuite, laissant entre nos mains 156 prisonniers, dont 5 officiers.

Sur le Carso, on signale différentes actions d'artillerie.

A Vest de Seltz, nos troupes qui, depuis plusieurs jours déjà serraient de près un fort retranchement ennemi, l'ont attaqué hier dans l'après-midi et s'en sont emparé de vive force à la baïonnette.

De nombreuses contre-attaques lancées par l'adversaire bien avant dans la nuit ont été toutes repoussées brillamment. Nous avons pris à l'ennemi 202 prisonniers, dont 7 officiers, deux mitrailleuses, un canon-lance-bombes, plus de cent fusils et de nombreux caissons de munitions et de bombes.

COMMUNIQUE RUSSE

PÉTROGRAD. — Communiqué du grand état-major :

* FRONT OCCIDENTAL

Dans la région de Riga, les Allemands ont exécuté des feux de rafale à la tête de pont d'Ikskul.

Dans le secteur de Jacobstadt, l'ennemi a bombardé violemment les environs du village d'Epukn, au sud-est d'Augustinof, ensuite il a engagé une attaque, mais il a été repoussé par nos feux.

Des éléments ennemis qui s'avançaient dans la région de la rivière d'Oldevneitz ont été repoussés au-delà de la rivière.

Sous Dvinsk, on signale un échange de tirs.

Au sud de la région de Dvinsk, par endroits, la fusillade et la canonnade sont vives.

Une attaque ennemie au sud de la bourgade de Vidzy a été repoussée par nos feux.

A l'ouest du lac de Narotch, un rassemblement ennemi dans les tranchées au sud du village de Mokritza a été dispersé par nos tirs.

Dans la région du canal Oginsky, vive canonnade.

Au sud de Pripet et en Galicie, duel d'artillerie. Nos tirs ont atteint un aéroplane ennemi qui est tombé dans la région de Trembovla. Les deux aviateurs, un capitaine et un lieutenant, ont été faits prisonniers.

Sur tout le front, on constate le dégel et la fonte des neiges.

FRONT DU CAUCASE

Au cours de combats sur le front du littoral, nous avons fait prisonniers dix officiers et environ quatre cents askeris appartenant à un régiment turc qui a pris part aux combats de la péninsule de Gallipoli.

D'après le témoignage des prisonniers, ce régiment est commandé par un officier allemand. Dans la région au nord-ouest de la ville de Mouch, nos troupes, ayant délogé l'ennemi de ses positions, ont occupé Karapet Tchanki et Kilissou.

Les insurgés chinois gagnent du terrain

TCHENG-TOU (Sze-Tchouen). — Les rebelles se sont emparés de Penschni, au sud-est de Fou-Tchéou-Tzé.

Une autre troupe de rebelles serait à moins de sept milles de Fou-Tchéou-Tzé.

L'ACTION DES TROUPES ANGLAISES EN EGYPT



CHAMEAUX D'UNE TRIBU ARABE CAPTURÉE PAR LES ANGLAIS



UN OFFICIER TURC PRISONNIER



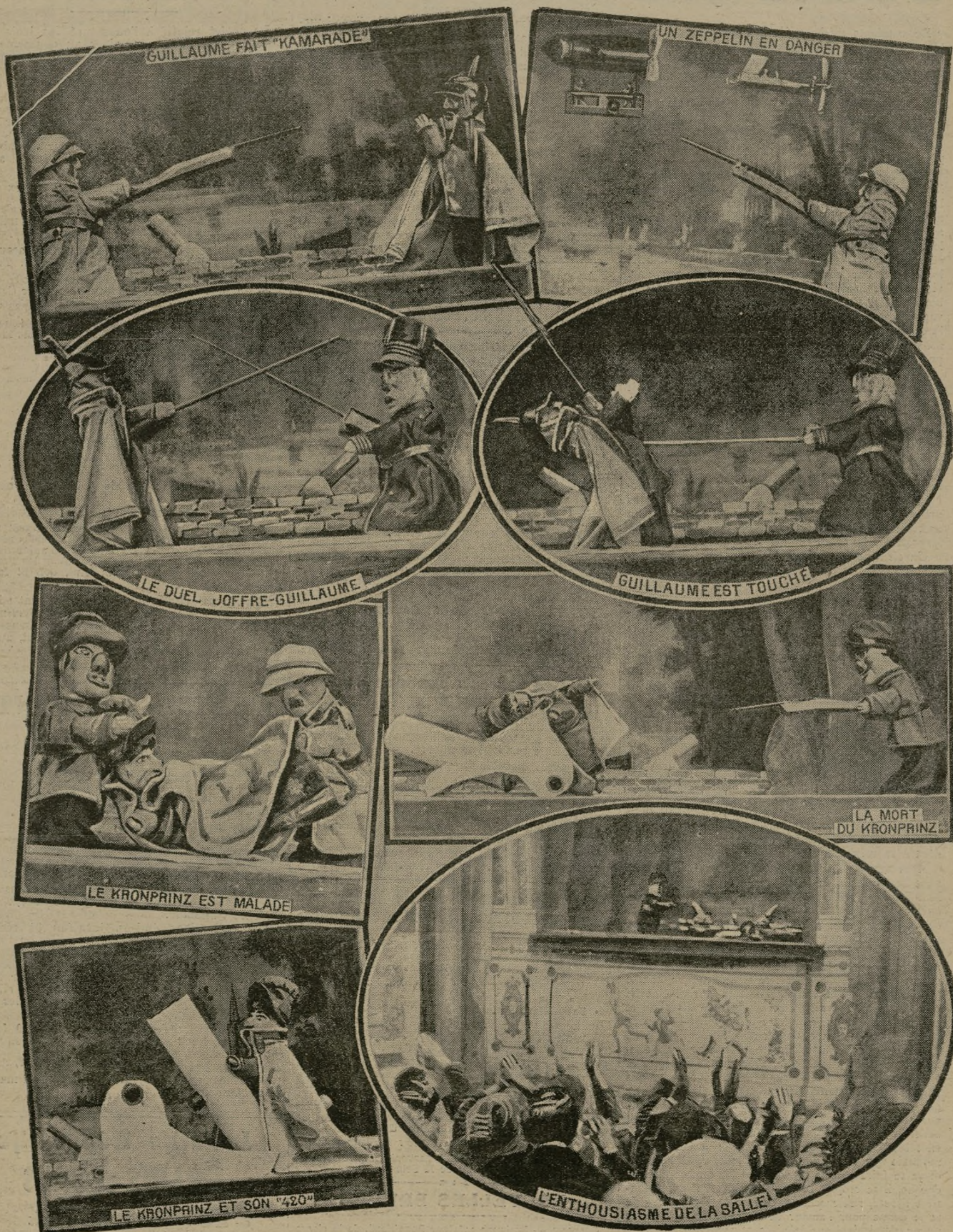
CHAMEAU SERVANT AU TRANSPORT DES BLESSÉS



GAAFAR PACHA (X) FAIT PRISONNIER EST CONDUIT A BORD D'UN VAISSEAU ANGLAIS A ALEXANDRIE

Dans l'Ouest égyptien, de brillantes opérations britanniques ont abouti à la défaite complète de la tribu des Senoussis. Ces indigènes avaient à leur tête Gaafar pacha, général turc, qui a été fait prisonnier. La ville de Soullum, qu'avaient dû évacuer nos alliés au début de l'insurrection, a été reprise après une admirable poursuite des ennemis qui sont en complète déroute.

GUIGNOL MODERNISE SON RÉPERTOIRE



Le guignol des Buttes-Chaumont a complètement réformé le programme classique qui réjouit nos jeunes ans. La guerre a stimulé sa verve inventive et, puis qu'en ce temps de moratorium il serait malséant de rosser le propriétaire, ce guignol bien moderne fait rosser Guillaume par le pioupiou de France et mourir le kronprinz plusieurs fois par jour

LES CONTES D'EXCELSIOR

La ferme aux violettes

De sanglants combats s'étaient livrés naguère autour de la ferme, pour sa possession. Elle avait été prise, perdue, reprise, pour, finalement, rester entre nos mains. Les obus des deux partis l'avaient réduite à un amas de ruines sans nom, et ces ruines, qui se dressaient, à présent, à quelques centaines de mètres en arrière de nos lignes, servaient encore parfois d'objectif à l'artillerie allemande. Des mois s'étaient écoulés, sans que fût calmée l'ardeur des belligérants...

Un matin, après la « relève » de sa section, le lieutenant Charras, venant de quitter la première ligne pour aller au repos dans une tranchée moins avancée, se sentit envahi par une langueur douce, sorte de réaction contre la tension excessive de volonté dont il avait dû s'armer durant les jours précédents. Le printemps venait d'éclorre, le soleil brillait, formant un contraste agréable avec le souvenir, vivant chez l'officier, des semaines passées dans la boue glacée. Et il en résultait, dans son esprit, un vague besoin de poésie et de beauté. Les vestiges de la ferme l'attirèrent, sans qu'il comprit bien nettement le motif de cette attraction, et, du pas d'un promeneur nonchalant, il s'en alla visiter les ruines.

Dès qu'il fut entré dans ce qui était autrefois la cour, il tressaillit de surprise. Là où il s'attendait à ne trouver que la désolation et la mort, il assistait à une inconscience, mais éclatante revanche de la vie. Le long des pans de murs, noircis et à demi écroulés, autour des pierres projetées par les explosions et des gros éclats d'obus piqués dans le sol, c'était une merveilleuse floraison de violettes embaumées. La margelle du puits, comblé par les débris, était devenue un parterre; le culot d'un gros projectile s'était mué en pot de fleurs, et c'était un spectacle si émouvant, si imprévu, que l'officier demeurait là, immobile et ravi...

Un sifflement, un fracas de tonnerre, et le lieutenant tomba, la face contre terre, le nez dans les violettes...

Il n'avait pas tout à fait perdu connaissance et se rendait compte que l'obus l'avait blessé assez grièvement pour qu'il ne pût remuer. Mais il ne souffrait guère et sentait seulement ses forces diminuer lentement. Chose singulière, il n'éprouvait aucune angoisse et ne songeait pas au dénouement tragique de son excursion. Son esprit vagabondait dans le passé. Ainsi qu'il arrive parfois dans cette demi-inconscience morbide, les sensations perçues éveillaient en lui des souvenirs futiles, qui lui faisaient oublier le présent, la guerre meurtrière et glorieuse, la blessure inattendue, et la mort qui, sans doute, allait l'emporter. L'odeur des violettes lui rappelait, avec la force d'une obsession, une petite mésaventure de jadis, avant la guerre, alors qu'il était un noctambule acharné. Et il la revivait dans tous ses détails, cette mésaventure mesquine, qu'il croyait avoir oubliée, mais qui s'imposait maintenant à sa mémoire, par la similitude d'un parfum...

Il se revoyait, sortant du cercle, une belle nuit, avec de l'or plein sa poche, et un cigare aux lèvres. Rue Daunou, un enfant maigre avait surgi brusquement de l'ombre, en lui présentant un bouquet de violettes et en geignant : « Achetez-moi mes violettes, monsieur; c'est pour avoir du pain... Sentez comme elles embaument ! » Charras, machinalement, s'était penché pour flatter les fleurs, lorsqu'une main brutale l'avait saisi à la nuque, tandis qu'une autre main lui pétrissait la gorge. Sportif et vigoureux, il avait pu se dégager de l'étreinte et maîtriser l'individu, qui, avec la complicité du petit marchand de violettes, tentait de lui faire le « coup du père François ». L'agresseur était un pâle adolescent, à la face mauvaise, avec des yeux bigles et une bouche canaille... Il suait de peur, croyant que Charras, qui lui tenait les poignets, l'allait conduire au poste. Mais l'assailli était de bonne humeur; il avait gagné au cercle; il jugeait que la vie était belle, et il se sentait disposé à l'indulgence. Hausant les épaules, il dit à l'apache : « C'est à ma monnaie que tu en voulais ?... Tiens, voilà un louis et va te faire pendre ailleurs ! » Et comme, à cette époque, il se croyait sceptique et blasé, il eût volontiers ajouté, railleusement, comme Don Juan : « Je te le donne pour l'amour de l'humanité... » Mais le voyou s'était jeté sur la pièce et avait disparu...

C'était cette agression manquée, petit fait presque insignifiant, dont le souvenir, ressuscité par l'odeur des violettes, obsédait l'officier, pendant cette heure si grave.

Mais voici que, soudain, la pensée se matérialisa et le rêve devint réalité. Comme autrefois, Charras,

tandis qu'il respirait le tendre parfum, se sentit saisir par derrière. Etant parvenu à tourner la tête, il crut qu'il déliait, en reconnaissant, tout près de son visage, le touchant presque, la face pâle et mauvaise, les yeux bigles et la bouche canaille, dont la vision hantait son imagination.

Mais, à présent, cette tête était coiffée d'une bourguignotte, et, sous le menton, le col rabattu d'une capote bleu ciel portait le numéro du régiment. Et, de la bouche canaille, s'échappaient des paroles saluaires :

— Laissez-moi faire, mon lieutenant, je vais vous emmener au poste de secours; je vous ai suivi parce que je craignais un malheur, dans cette ferme repérée... D'ailleurs, depuis que je suis dans votre section, je vous suis partout...

Tout en continuant de soulever l'officier, le sauveur bavardait :

— Moi, mon lieutenant, je vous ai reconnu tout de suite, la première fois que je vous ai vu. Vous avez été si chic avec moi, une nuit, dans la rue Daunou...

Léon Groc.

APRES LA CONFERENCE

Les ministres serbes chez M. Briand

M. Pachitch, président du Conseil des ministres de Serbie et M. Ivanovitch, ministre des Affaires étrangères adjoint, accompagnés de M. Vesnitch, ministre de Serbie à Paris, ont rendu visite au président du Conseil à l'issue du conseil des ministres de ce matin et se sont entretenus très cordialement avec lui de toutes les questions concernant la Serbie.

Ils ont tenu à exprimer spécialement à M. Briand, les profonds sentiments de reconnaissance du gouvernement et du peuple serbe, vis-à-vis de la France.

Distinctions honorifiques aux ministres italiens

A l'occasion de leur voyage en France, le grand cordon de la Légion d'honneur a été conféré à M. Salandra, président du Conseil et à M. Sonnino, ministre des Affaires étrangères d'Italie, et la plaque de grand officier au général Dall'Olio, sous-secrétaire d'Etat aux Munitions.

Le départ de M. Asquith

M. Asquith, qui avait passé la journée de mercredi sur le front français, est parti, hier matin à onze heures, par train spécial, se rendant en Italie.

Les terres abandonnées

La Chambre continue, avec une sage lenteur, la discussion du projet de loi sur la mise en culture des terres abandonnées et l'organisation du travail agricole pendant la guerre.

Elle avait discuté, durant deux séances, sur la question de savoir si elle discuterait ou non le projet que lui rapporte la commission de l'Agriculture; trois heures de débat lui ont suffi hier pour repousser... par 476 voix contre 8, un contre-projet déposé par deux députés, d'ailleurs habitués à ces petits succès parlementaires.

Séance aujourd'hui pour la discussion d'une interpellation sur la crise des transports.

Un don du prince de Serbie aux veuves et aux orphelins de la guerre

M. Adrien Mithouard, président du Conseil municipal, a reçu la lettre suivante de M. Vesnitch, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Serbie :

Paris, le 30 mars 1916.

Mon cher président,

En quittant Paris tout à l'heure, S. A. R. Mgr le prince régent de Serbie m'a chargé de vous remettre ces 5.000 francs, en vous priant de vouloir bien les faire répartir entre les femmes et les enfants des ouvriers de l'incomparable capitale de la France dont les maris et les pères ont été tués ou blessés sur le champ d'honneur. J'ai été prié de vous remercier en même temps les remerciements de Son Altesse Royale de la touchante réception à l'Hôtel de Ville.

En m'acquittant de cette agréable mission, je vous prie, mon cher président, de trouver ici l'assurance de ma considération la plus sincèrement dévouée.

Signé : R. VESNITCH.

M. Adrien Mithouard a fait parvenir immédiatement cette somme à M. le préfet de la Seine.

NOUVELLES BREVES

BELFORT. — Le jeune aviateur Degallard, de la classe 1917, qui, récemment, attaqua et descendit un « Fokker » près des lignes allemandes, a été décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre.

SALONIQUE. — On annonce que M. Tomitch, ingénieur des chemins de fer, s'est enfui mystérieusement à Monastir. Il était gravement soupçonné d'être un agent de l'Allemagne. Un second ingénieur a reçu l'ordre de quitter son emploi dans les quarante-huit heures.

Les douzièmes provisoires au Sénat

Le projet relatif à l'ouverture des trois douzièmes provisoires applicables au deuxième trimestre de 1916 est venu hier en discussion devant le Sénat.

Suivant l'usage, M. Aimond, rapporteur de la commission des finances, a fait un exposé, très clair d'ailleurs, de notre situation financière. Insistant sur la nécessité de tout faire pour augmenter la rentrée des impôts, il a blâmé « certaine campagne qui se fait en faveur de l'abstention de la déclaration pour l'impôt général sur le revenu ».

— C'est un devoir aujourd'hui que tous ceux qui le peuvent fassent une déclaration, a affirmé de son côté M. Ribot, ministre des Finances; le contrôleur n'est pas suffisamment armé pour la déclaration. L'abstention signifie l'espoir d'être taxé au-dessous de ses moyens.

Cette interprétation fut diversement accueillie sur quelques bancs. M. Hervey, puis M. Touron protestèrent :

— On peut faire tout son devoir et rester dans les termes de la loi en ne faisant pas de déclaration, dit M. Hervey.

— La loi établit le régime de la faculté, rappela M. Touron. On ne peut être qualifié de mauvais Français parce qu'on ne fait pas de déclaration. Beaucoup de ceux qui la feront s'y soumettront parce qu'ils seront convaincus de payer moins; ceux qui ne la feront pas n'auront pas forcément la pensée de payer moins.

M. Aimond insista :

Aujourd'hui, dit-il, les contribuables ont le devoir d'aller plus loin que les obligations légales; ils ont le devoir moral de faire leur déclaration, de ne pas attendre la taxation par les agents du fisc qui sont insuffisamment armés pour exécuter le travail qui leur incombe.

— C'est une question de patriotisme, observa M. Riou.

Et M. de Las Cases ajouta, très applaudi :

J'ai combattu la mise en vigueur de l'impôt sur le revenu pendant la guerre, à cause des faibles résultats que cela donnera. Mais j'ai soutenu qu'aujourd'hui le devoir était de faire la déclaration. Tous les Français, à quelque parti qu'ils appartiennent, doivent faciliter l'exécution de la loi.

Les divers articles et l'ensemble furent adoptés après une déclaration de M. Louis Martin, qui tint à attacher à son vote favorable le sens d'une confiance complète dans le gouvernement, au lendemain de la conférence des Alliés.

Séance aujourd'hui.

L'UNION AGISSANTE

Notre Union, face à l'ennemi, ne doit pas être seulement « de sentiments ou d'espérances » mais une union agissante; ce doit être l'entente complète pour l'action. Il faut que l'émulation de tous au service de la Défense Nationale soit constante.

Nos soldats résistent héroïquement. A nous de nous demander, chaque jour, si nous faisons assez pour eux; tous ceux qui le peuvent, doivent épargner et apporter leurs épargnes au Trésor pour les lui prêter. C'est le meilleur moyen, pour ceux qui ne peuvent porter les armes, de servir la Patrie!

Transformons donc nos épargnes en Bons de la Défense Nationale ou en Obligations 5 0/0 de la Défense Nationale.

Ces obligations émises, jusqu'au 31 mars, à 94 fr. 93 par 100 francs remboursables en 1925, le seront à 95 fr. 14 pendant la première quinzaine d'avril. Selon la loi, elles peuvent être affectées aux mêmes placements que les rentes sur l'Etat. Elles peuvent donc être utilisées pour les emplois de fonds pour les mineurs, les interdits, les femmes mariées, etc.

Elles sont divisées en coupures de 100 francs, 500 francs, 1.000 francs, etc..., et leur revenu, très avantageux, est exempt d'impôt.

Nous devons souscrire pour entretenir nos armées et les rendre toujours plus fortes en matériel et en munitions!

Laxatifs et Dépuratifs

GRAINS DE VALS

2²⁵ le flacon pour 4 mois1²⁵ le 1/2 flac. pour 2 mois0⁵⁰ la pochette pour 3 semaines

franco domicile monde entier.

64, Boulevard Port-Royal, Paris et ttes Photos.

L'AFFAIRE DES RÉFORMES FRAUDULEUSES

Lombard, Laborde, Garfunkel & Co
devant le 3^e conseil de guerre

PREMIÈRE AUDIENCE

La situation sociale de certains des inculpés, leur nombre, et surtout la nature de l'affaire qui motivait leur comparution, avaient amené, hier, au Palais, un nombreux public qui, cependant, n'était pas celui des grandes audiences.

La cour d'assises avait été spécialement aménagée pour la circonstance. On dut ajouter au box des prévenus les bancs habituellement réservés aux membres de la presse, ceux-ci étant installés à la place des jurés. Dès midi, les accusés, au nombre de quarante-sept, sont amenés par les gardes, ils prennent place à leurs bancs dans l'ordre suivant : les secrétaires d'état-major Pierron et René Du Bosq, le docteur Lombard, l'aide-major Fortuné Laborde qui, la barbe hirsute, l'air très déprimé, doit être soutenu par les gardes; Garfunkel, Grandmaison, secrétaire de Laborde; le dentiste Moignet, dit « Blaizois », etc. Dix d'entre eux, prévenus libres : les docteurs Saint-Maurice, Dumorel et Gesland, etc., s'installent au milieu du prétoire, où, serrés, se tiennent les défenseurs. C'est M^r Demange qui apporte à Lombard l'appui de son grand talent; puis ce sont : M^{rs} Lagasse, Henri Géraud, Alexandre Zévaès, Simon-Juquin, Ducos de La Haille, Charles Philippe, Crémieux, Henri Coulon, Pierre Prud'hon, Auvillain, Pierre Weil, Nebut-Renaud, Noël, Ceccaldi, André Hesse, Lagrosillière, Bernardeau, Mlle Germaine Picard; mais ils sont trop — trente-cinq — une véritable levée de toges qui va répandre des flots d'éloquence!

A midi et demi, le conseil fait son entrée, et le colonel Favart ouvre la séance. Après communication d'une décision du général Maunoury, gouverneur militaire, nommant des juges suppléants, l'adjudant-greffier Rivière donne lecture de l'ordre de mise en jugement. Les inculpations relevées contre les prévenus sont celles de faux, usage de faux, corruption et complicité : contre Laborde s'ajoute celle de voies de fait contre Du Bosq.

Le président procède ensuite à l'interrogatoire d'identité des quarante-sept accusés. Cette première audience apparaît comme devant être des plus ternes, puisqu'elle ne doit être consacrée qu'à des lectures fastidieuses relatant, dans ses moindres détails, l'affaire, dont *Excelsior* a fait un long exposé qui me dispensera de « camper » à nouveau les premiers comparses. Cependant, avant que lecture du rapport du capitaine Bouchardon ne soit donnée, M^r Ducos de La Haille dépose, au nom du docteur Laborde, des conclusions demandant la disjonction, basées sur l'état de santé de son client, sur ses antécédents médicaux et ses lésions physiologiques héréditaires qui l'obligèrent, à vingt-deux ans, à interrompre momentanément ses études médicales. Le défenseur invoque en faveur de Laborde qu'une sœur de celui-ci fut, durant vingt-cinq ans, internée dans un asile d'aliénés, et qu'en juillet 1914 un neveu, fils de son frère, se trouvait en observation à Ville-Evrard. Puis, faisant argument du cas du docteur Truffier, disjoint du fait que ce dernier se trouve être mobilisé à Verdun, M^r Ducos de La Haille insiste auprès du conseil pour qu'il soit également fait disjonction du cas Laborde, qui serait jugé ultérieurement lorsque son client aurait recouvré la pleine possession de tous ses moyens de défense.

Le commandant Marcel, commissaire du gouvernement, se borne à répondre que le docteur Jacquet et les médecins-principaux Briand et Chaffard ont conclu que Laborde n'était pas malade, que son léger état de faiblesse était dû à son refus de s'alimenter en vue d'obtenir l'éloignement de son procès. Le tribunal rejette les conclusions de la défense.

C'est alors un nouvel incident : M^r Ducos de La Haille dépose et développe de nouvelles conclusions. Serait-ce déjà la bataille annoncée? Non, ce n'est qu'une simple escarmouche...

Le défenseur prétend n'avoir pas eu communication des rapports des médecins-principaux. Le commandant Marcel réplique qu'il les a communiqués à la défense dès qu'ils ont été en sa possession. Le conseil prononce le rejet de ces dernières conclusions. On procède à l'appel des témoins : ils sont deux cents, qui doivent quitter la salle, libérés jusqu'à lundi. Après une suspension d'un quart d'heure, l'audience est reprise et l'adjudant Rivière commence la lecture du rapport qui a un peu plus de deux cents pages. Le capitaine Bouchardon a minutieusement étudié et exposé le mécanisme des moyens employés par l'agence Lombard pour obtenir l'hospitalisation ou la réforme, selon la somme versée par le client. Le curriculum vitae de chacun des inculpés est con-

sciencieusement relevé, et les portraits des principaux accusés sont burinés vigoureusement.

A cette lecture où il est parlé de son intelligence, Du Bosq paraît montrer quelque vanité; Garfunkel, qui, depuis le début de l'audience, manifeste un air ironique, baisse la tête, lorsque le rapport parle d'un Garfunkel en espadrilles; Lombard est ému à l'évocation de sa mère, décédée récemment, l'émotion l'étrangle et il a quelque peine à retenir ses larmes. Quant à Laborde il est plus sombre et plus affaissé que jamais.

Aujourd'hui, suite de la lecture du rapport et interrogatoire des « premiers rôles ».

M. Briand réproouve
les campagnes de calomnies

Une délégation des groupes de l'Action libérale, des indépendants et de la droite de la Chambre, composée de MM. Pion, de Gailhard-Bancel, Groussau, Denais, Rochereau, l'amiral Bienaimé, Galpin, Ferdinand Bougère, de Baudry-d'Asson, Jules Delahaye et de Kernier, députés, s'est rendue chez M. Briand, président du Conseil, pour attirer son attention sur la campagne menée par certains organes contre les catholiques et contre le clergé, les accusant d'avoir poussé à la guerre, puis de s'être dérobés aux devoirs périlleux.

M. Briand a déclaré qu'il tenait, comme chef du gouvernement, à réprover formellement toute attaque dirigée contre les catholiques qui remplissent leurs devoirs, sans le céder en rien à qui que ce soit.

Le président du Conseil a confirmé cette déclaration dans une lettre où il dit notamment que le gouvernement a prescrit aux autorités civiles et militaires de rechercher activement et de ne pas hésiter à livrer à la justice ceux qui tenteraient de troubler le pays par des campagnes de calomnies qui ne peuvent que servir les intérêts de l'ennemi. M. Aristide Briand ajoute qu'il tiendra la main à ce que les instructions données à ce sujet soient exécutées avec toute la vigilance et la fermeté nécessaires.

DANS LA MARINE

Etat-major général. — Le vice-amiral Ronarc'h est nommé au commandement supérieur de la marine dans la zone des armées du Nord.

Légion d'honneur. — Sont inscrits au tableau spécial de la Légion d'honneur : pour commandeur, le capitaine de vaisseau Grandclément; pour chevalier, le lieutenant de vaisseau Desforges, l'enseigne de première classe de réserve Courteville, le maître canonnier de réserve Selo, le premier maître canonnier Tanguy et le premier maître canonnier de réserve Abautret.

Les modifications au moratorium
des loyers

Le garde des Sceaux a soumis hier à la signature du président de la République quelques modifications au dernier moratorium des loyers, en attendant « la solution du problème des loyers » qu'il appartient au Parlement d'apporter.

Ces modifications portent :

1^o Sur les militaires réformés pour blessures ou maladies contractées à la guerre, qui, d'après le décret du 28 décembre 1915, conservent, pour une période de six mois, à dater de leur mise en réforme, le bénéfice du moratorium de plein droit applicable aux citoyens présents sous les drapeaux.

A l'expiration de ce délai, ces militaires continueront à jouir du moratorium pour les termes correspondants au temps qu'ils ont passé au service du pays.

2^o Sur les congés. On ne pourra, désormais, refuser aux locataires susceptibles d'invoquer le bénéfice du moratorium, pour les baux prenant fin sans congé, une prorogation de jouissance, même lorsqu'ils ne seront pas présents sous les drapeaux lors de l'expiration du bail.

3^o Sur les cas des locataires mobilisés qui, ayant sous-loué, touchent le prix de la sous-location sans cesser d'opposer le moratorium aux réclamations de leurs propriétaires. Les nouvelles dispositions portent qu'il n'est pas interdit aux propriétaires, sous réserve de l'appréciation souveraine des tribunaux, de chercher dans les règles du droit commun, et notamment dans l'article 1753 du Code civil, le moyen d'obtenir une part de satisfaction légitime en intentant, s'ils le jugent convenable, une action directe contre le sous-locataire.

4^o Il est rappelé, enfin, pour satisfaire à certaines plaintes, que, sauf à l'égard des mobilisés couverts par la loi du 5 août 1914, le bénéfice du moratorium ne s'applique qu'au prix principal du bail et que le propriétaire est en droit d'invoquer contre son locataire, pour se faire payer toutes les charges accessoires (telles que frais d'éclairage, de chauffage, de consommation d'eau, parts d'imposition), les dispositions non abrogées de l'article 4 du décret du 27 octobre 1914.

“EXCELSIOR” RÉTRIBUE
les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale Les événements locaux
La vie artistique La vie économique
Les procès importants Les sports
Les accidents graves Tous faits pittoresques

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

— Parmi les citations à l'ordre du jour, nous relevons celle du : sous-lieutenant de Margerie (Hubert), du 12^e bataillon de chasseurs alpins : « Jeune officier d'un entrain et d'un allant remarquables. Trois fois cité déjà, s'est distingué le 28 décembre 1915 en entraînant ses chasseurs à l'assaut avec le plus grand sang-froid et a fait preuve durant l'organisation de la position d'un calme et d'une vigueur au-dessus de tout éloge. A montré le plus grand courage au cours d'une violente contre-attaque. A été sérieusement blessé à son poste de combat. »

Ce vaillant officier est le fils du colonel de Margerie, décédé l'an dernier, le neveu du directeur politique du ministère des Affaires étrangères, et de Mme de Margerie, née Rostand, sœur de l'illustre académicien.

MARIAGES

— A Madrid vient d'être célébré le mariage de Mlle Carmen Bugallal, fille de l'ancien ministre des Finances, avec M. Manuel Fernandez Barron.

NAISSANCES

— Mme Maurice Carlier, femme du capitaine au 247^e d'infanterie au front, a mis au monde un fils qui a reçu le prénom de Philippe.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

Du maréchal des logis René Debaise, de l'artillerie lourde, décoré de la croix de guerre, proposé pour la médaille militaire, décédé des suites d'une maladie contractée au front, à l'hôpital militaire de Rennes.

De Mme René Caillot, née Lefebvre de Laboulaye, décédée 3, rue du Colonel-Bonnet, femme du chef d'escadron d'artillerie, fait prisonnier à Maubeuge; son fils est disparu au cours d'un combat.

De la marquise de Sinéty, née de Corboyer, décédée rue de Marignan.

Du comte Léopold de Beaufort, décédé à Bruxelles.

De Mme du Lodo, née de Dion, veuve de l'inspecteur général des finances, décédée à quatre-vingt-deux ans.

De M. Ph. Albrecht de Martens, décédé au château d'Epoux (Aisne). Il avait épousé Mlle de Laya.

Du comte Labbé de Montais, ancien officier de cavalerie, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Drouilly (Loir-et-Cher).

De M. Eugène Dubois, directeur de la Banque de France de Besançon, décédé à cinquante-six ans.

Du capitaine de frégate en retraite Saulnier de La Pinelais, officier de la Légion d'honneur, décédé à Toulon, âgé de soixante-neuf ans.

De la baronne d'Aupiais de Blonat, décédée au château de Blonat (Lot).

De M. Paul Brion, propriétaire-éleveur, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Caen, âgé de soixante-sept ans.

COURS ET CONFÉRENCES

— A l'Université des « Annales », 51, rue Saint-Georges, Paris. — Aujourd'hui, vendredi 31 mars, à 2 h. 1/2 : les *Embûches au théâtre comique*, conférence par M. Jules Truffier. Audition de MM. Georges Berr, Lucien Fugère, Tsani et Sarment.

— A la Société des Conférences, 184, boulevard Saint-Germain. — Aujourd'hui vendredi 31 mars, à 2 h. 1/2 : préfaces, M. Camille Bellaigue fera une conférence sur ce sujet : *La femme française et la guerre*.

— Aujourd'hui, 16, rue de la Sorbonne, à 5 h. 30, conférence de M. E. Hinzelin sur : *L'Art en Alsace-Lorraine*.

Faits divers

PARIS

Ecrasé par une automobile

Dans la matinée d'hier, vers 11 heures, quai du Louvre, M. Constant Devos, âgé de soixante-treize ans, corbonnier, demeurant 3, rue Guisarde, a été renversé par une automobile dont les roues lui ont broyé la poitrine.

Le malheureux a succombé à l'hôpital de la Charité, où on l'avait transporté.

Le feu

Un hangar de 2.000 mètres de superficie, situé 143, quai de Javel, a été, hier matin, à 8 heures, la proie des flammes. Trois ouvriers ont été légèrement blessés et ont pu regagner leur domicile après avoir reçu des soins.

M. Ragaine, commissaire de police du quartier, a ouvert une enquête.

LES SPORTS

AVIATION

Records du monde battus. — Poirée, l'aviateur français que ses prouesses ont rendu célèbre dans l'armée russe, vient, à Buc, de s'assurer plusieurs records. Il est monté à 4.000 mètres avec trois passagers (record français de la hauteur) et à 4.000 mètres, également avec quatre passagers (record du monde). Enfin, il s'est adjugé un autre record du monde en élevant cinq passagers à 3.000 mètres.

HIPPISE

Les courses en Espagne. — Les chevaux français sont autorisés à sortir temporairement pour les courses de Madrid et de Saint-Sébastien. Les réunions de Madrid comportent quatre journées en mai et trois en juin : de 4 juin, prix Alphonse XII, de 20.000 pesetas (2.400 mètres). Saint-Sébastien aura quarante journées, qui débiteront le 2 juillet, journée du Grand Prix.

Joli geste. — Le propriétaire de Vermouth, qui a gagné vendredi le Grand National, a offert 20.000 francs à la Fondation Star and Garter, pour soldats et marins invalides.

Au meeting de Saint-Sébastien. — Au cours de ce meeting, qui inaugurera le nouveau champ de courses, deux cent cinq épreuves seront disputées; cent soixante sont ouvertes aux chevaux de tous pays. L'hippodrome a 1.650 mètres de tour et comporte deux lignes droites de 650 mètres.

THÉÂTRES

A l'Opéra-Comique. — Mlle Lucienne Bréval — que M. Rouché a très obligeamment autorisée à chanter rue Favart — jouera *Carmen*, dimanche, en matinée. Il y a deux ans que le public de l'Opéra-Comique n'avait pas eu l'occasion d'applaudir la grande actrice lyrique.

Demain soir samedi, Mlle Vallin-Pardo chantera *Manon* pour la dernière fois avant son départ pour l'Amérique, d'où elle ne reviendra qu'en octobre. Le public aura la primeur du nouveau décor et de la mise en scène inédite du dernier acte. Le tableau exécuté par Bailly représente, au bord de la grande route du Havre, où passe l'escorte des condamnées, un coin de vieux parc abandonné, isolé, un nid dans les fleurs et les broussailles où Manon vient mourir dans les bras de son « *er* ».

Aux Concerts Colonne-Lamoureux. — Dimanche prochain, à 3 heures, salle Gaveau, 24^e et dernier concert Colonne-Lamoureux avec le concours de Mlle Marthe Chenal, de l'Opéra-Comique. La première partie de ce programme, dirigée par M. Camille Chevillard, comprendra : la *Symphonie héroïque*, de Beethoven, et *Penthesilée* (reine des Amazones), d'Alfred Bruneau, chantée par Mlle Marthe Chenal. La deuxième partie, dirigée par M. Gabriel Pierné, sera composée de la *Symphonie en ut mineur*, avec orgue, de Camille Saint-Saëns (à l'orgue, M. Louis Vierne ; au piano, Mme Le Breton et M. René Batton) ; *Poèmes russes*, de Camille Erlanger ; a) *Le tsar des cieux*, b) *Les seuls pleurs*, c) *Lever de soleil* (chanson cosaque), interprétés par Mlle Marthe Chenal.

CINEMAS, ATTRACTIONS

OMNIA-PATHE (5, boulevard Montmartre, à côté des Variétés). — Voici, dans *Passion tzigane*, une superbe artiste polonaise, Diane Karren, qui sera célèbre du jour au lendemain ; ce film est une merveille, que la direction de l'Omnia engage tous les amateurs à aller voir. Le programme est varié comme toujours : le 18^e épisode des *Mystères* ; les *Roses rouges*. Les actualités militaires (*Tozla occupé par les Anglais* ; la *Camargue grecque* ; l'Artillerie et l'aviation autour de Verdun). *Max dans les airs* ; *Mentoulant au désert* ; la *Soie au Japon*, etc., etc. L'intérêt du programme n'est égalé que par la beauté de la projection.

AU GAUMONT-PALACE, « KIT »

Ce soir, *Kit* ; *Monsieur Pinson, policier*. Les vues en couleurs naturelles dues au chronochrome Gaumont et un film de guerre, la *Vie des prisonniers allemands*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

L'OLYMPIA donne aujourd'hui, en matinée, la première de *Dévorées*, de M. Georges March, avec *Blanche Marcy*, *Berthe Nerys*, *Fv. Langlois*, la petite *Yvonne March*, le bel-luairé réputé *Georges March* et ses fameux lions. Egalement au programme : *Dolbret*, *Oméga trio*, *Bruel*, *Suzanne Desgraves*, *Amelet*, *Socco and Dato*, *Lacey*, *Jarlaval trio*, *Campbell and Braly*, *Margo*, *Barth and Barth*, etc. — Tous les jours, matinée (aut. 1 fr.) ; soirée : 1, 2 et 3 fr.

VENDREDI 31 MARS

Comédie-Française. — A 8 h. 30, *le Monde où l'on s'ennuie*.
Opéra-Comique. — Relâche.
Odéon. — A 8 heures, *Par le glaive*.
Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *Nono* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès).
Ambigu. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi et dimanche, *Ma tante d'Honfleur*.
Apollo. — A 8 h. 15, *Madame Boniface*.
Athénée. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi, dimanche (dim. mat.), *le Coq en pâte*.
Bouffes-Parisiens. — Relâche.
Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *Paris aux quinquets*, revue ; *le Successeur*, *Devant le rideau*.
Châtelet. — Mercr., jeudi, sam., dim. (jeudi et dim., mat.), à 7 h. 50, *les Exploits d'une petite Française*.
Cluny. — A 8 h. 45, *le Fils naturel*.
Déjazet. — A 8 heures, *les Fiancés de Rosalie*.
Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30, *Trois femmes pour un mari*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *Nuit blanche*, *Une rage d'amour*, *le Masque*, *la Lanterne* (matinées mercr. et dim.).
Gymnase. — Relâche.
Théâtre Michel. — A 8 h. 1/2, *le Petit intérieur*, *l'Avion 258*, *Une Petite femme forte*.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 31 MARS 1916

Un Cœur blessé

ROMAN

par Edouard PONTIÉ

CHAPITRE VII

Dans la Forêt Noire

Elle fit seulement halte pendant un quart d'heure pour manger une conserve de viande et boire une demi-bouteille de vin du Rhin, car sa besace était bien garnie.

— C'est le vieux Fink qui me paye à souper ! pensa-t-elle.

N'avait-il pas, en effet, donné l'argent sans le savoir pour tous les préparatifs de la fuite ?

Et, pour un peu, malgré la gravité de la situation, Lison, toute seule, aurait pouffé de rire si elle n'avait pas dû continuer en toute hâte son chemin.

Il y avait plusieurs heures qu'elle était en route dans une obscurité profonde sous les arbres, lorsque, soudain, en longeant une petite clairière, elle remarqua une clarté rose dans le ciel.

Le soleil lui annonçait son lever.

Et, en avançant encore un peu, elle s'aperçut qu'elle arrivait sur une sorte de plateau dépourvu d'arbres, où la lumière grise du petit matin se posait déjà.

Copyright by Edouard Pontié, 1916. Reproduction, traduction et mise au cinéma réservées.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *la Femme nue*.
Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *Alsace* (Mme Réjane).
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Poilu* ; *Hortense a dit* ; *J'm'en f... !*
Renaissance. — A 8 h. 30, *Une nuit de noces*.
Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *la Tour de Nesle*.
Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *la Petite Mariée*.
Variétés. — A 8 h. 30, *le Dindon*.
Vaudeville. — A 8 h. 30, *Maciste et l'Expédition du capitaine Williamson*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-78). — 2 h. 30 et 8 h. 30, *March et ses lions dans Dévorées ?* Vingt attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *Kit* ; *Monsieur Pinson, policier* ; la *Vie des prisonniers allemands*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

CINÉMA DES NOUVEAUTÉS AUBERT-PALACE

(Juste en face du Crédit Lyonnais)

Si jamais pièce de théâtre mérita l'adaptation cinématographique, c'est bien *Kit*. Son sujet, d'une admirable variété, roule sur une aventure comique, sentimentale et policière qui doit plaire à tout le monde. Voilà donc l'Aubert-Palace en possession d'un nouveau succès auquel le superbe établissement du boulevard des Italiens (juste



« KIT »

en face du Crédit Lyonnais) ajoute, programme unique : *Monsieur Pinson, policier* ; *le Pari de Mortimer* ; *Arthène fait des affaires*. Tous les films du front : *Sur l'Yser* ; *la Vie des prisonniers*, et *Nouveautés-Journal*, faits divers mondiaux, etc., etc. Grand orchestre symphonique. Séances permanentes de 2 heures à 11 heures.

A TIVOLI-CINÉMA



« LES MYSTÈRES DE NEW-YORK »

L'Indépendance de la Belgique, c'est, fidèlement dépeinte, l'héroïque épopée des sujets du roi Albert ; c'est la noblesse, la grandeur d'un peuple en armes devant le barbare envahisseur ; c'est un tableau d'espoir, c'est la promesse de la victoire générale prochaine. On acclamera un tel film, en même temps que : *Max dans les airs* ;

les Roses rouges (suite des *Mystères de New-York*) ; *Monsieur Pinson, policier* ; *Mentoulant au désert* ; tous les films du front ; *Tivoli-Journal*, faits divers du monde entier. — Rappelons que *Tivoli-Cinéma*, 14, rue de la Douane, donne tous les jours des matinées à 2 h. 1/2 avec le même programme que le soir. Location : Tél. Nord 26-44.

Mais la mère Lisbeth lui avait bien recommandé de marcher la nuit et de se cacher le jour.

Elle se glissa dans le fourré le plus impénétrable qu'elle put trouver.

Là elle réunit par poignées les aiguilles de pins qui jonchaient le sol afin de faire un lit le plus confortable possible. Et, une fois cette besogne achevée, elle s'étendit pour essayer de s'endormir.

Mais elle était trop épuisée, malgré la fatigue qu'elle ressentait maintenant, pour pouvoir trouver le sommeil.

Lison demeura longtemps ainsi, couchée, sans fermer les yeux, l'oreille tendue à tous les bruits de la forêt qui s'éveillait.

Puis elle finit cependant par sentir ses paupières s'alourdir. Elle allait sans doute tomber dans le royaume des rêves, lorsqu'un tapage soudain au-dessus de sa tête la fit tressaillir.

Elle le connaissait bien ce fracas spécial, elle l'avait si souvent entendu, puisqu'à Paris elle habitait Grenelle, tout près du champ d'aviation d'Issy-les-Moulineaux.

C'était un moteur d'aéroplane qui rugissait tout près des sapins de la forêt Noire.

Mais le vacarme, très rapproché, venait à s'arrêter par instant.

— Sûr, pensa Lison, c'est un aéro qui ne va plus, ou qui cherche une place pour descendre.

Et la curiosité étant toujours chez elle plus forte que le sentiment de la sécurité, elle se leva brusquement pour voir.

Cependant, à la réflexion, et par prudence, ce fut en rampant qu'elle gagna la lisière du plateau.

En effet, c'était un grand aéroplane qui cherchait à se poser sur le sol, son moteur maintenant complètement silencieux.

Un bruit de moteur qui l'appela à l'hor-

taut sous ses ailes une cocarde tricolore, et que les pilotes étaient en uniforme d'officiers français !...

CHAPITRE VIII

L'oiseau de France

Déjà l'aéroplane avait touché terre, et ceux qui le montaient s'empressaient autour du moteur.

Mais Lison, courant comme une folle, était sortie du bois et se dirigeait vers eux en criant : « France ! France !... » de toute la force de sa voix et de son cœur.

Surpris, les officiers s'étaient retournés le revolver au poing.

En voyant une jeune fille, ils baissèrent leurs armes, mais ils se tinrent cependant sur la défensive en attendant ses explications.

Et Lison, maintenant à deux pas d'eux, était si émue qu'elle ne parvenait point à tirer un son de sa gorge oppressée.

Il fallut qu'un des aviateurs l'interrogeât, cependant que l'autre, avec une *cé* anglaise, avait repris hâtivement son travail sur le moteur.

Lison parvint alors à expliquer son histoire, sa détention dans un camp de prisonniers civils, et sa fuite.

Mais elle dut conter cela si vite, pressée par son interrogateur, que toutes ses paroles étaient un peu embrouillées.

Elle finit toutefois par supplier les pilotes de l'aéroplane de l'emporter avec eux loin de Karlsruhe, loin de l'Allemagne, de la sauver... et elle se mit à pleurer.

Du regard les deux aviateurs s'interrogeaient.

— Peut-on la prendre ? demanda celui qui avait le plus de galons sur la manche, et qui n'était que passager, alors que l'autre, un sous-lieutenant, était le pilote.

DEMANDEZ LA TOURISTE
BANDE MOLLETIÈRE
SPIRALE EXTENSIBLE



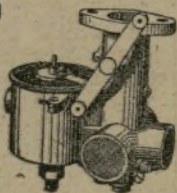
La Seule en TROIS COURBES
s'adaptant aux trois parties de la jambe : cheville, mollet, jarret, ce qui supprime tout glissement sans serrer le mollet.
REFUSEZ LA BANDE CINTRÉE

UNE SEULE COURBE
qui glisse toujours, d'où obligation de trop serrer le mollet.

La Touriste, 1^{re} Qualité : Marque Or; 2^e Qualité : Marque Rouge.
En Vente dans les Grands Magasins et bonnes Maisons de Chaussures, Nouveautés, Sports, etc.
Gros : La Touriste, Paris.

SAVON blanc de Marseille, caisse 60 k. 60 fr.;
caisse 120 k. 118 fr., franco toutes
gares c. rembourse. A. B. Case, 47, Capucines, Marseille.

L'application du CARBURATEUR ZÉNITH



à la presque totalité des avions militai-
res leur a donné les qualités qu'ont les
milliers de voitures qui sont munies de
cet appareil scientifique.



Société du Carburateur "ZÉNITH"

Siège social et usines :

44, chemin Feuillat, LYON

Maison à Paris :
15, rue du
Débarcadere
Usines et succur-
sales : Paris, Lon-
dres, Bruxelles,
La Haye, Milan,
Detroit Genève.

Le siège social
de Lyon répond
par courrier à
toutes demandes
de renseigne-
ments d'ordre
technique ou com-
mercial.
Envoi immédiat
de toutes pièces.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

**GOUTTES
DES COLONIES
DE CHANDRON**

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : 8, R. de Valenciennes, Paris.

ACHAT TITRES, Coupons, Monnaies

ÉTRANGÈRES

BANQUE BELGE, 6, rue de la Victoire, Paris.



SANTÉ DES DAMES

Nombreux sont les accidents critiques qu'on observe chez la femme, soit à la FORTIFICATION, soit normalement, soit à l'époque du RETOUR D'ÂGE, l'âge critique entre tous. Ce sont des irrégularités, des malaises, des bouffées de chaleur, des vertiges, des étouffements et des angoisses, accompagnés souvent d'hémorragies diverses et plus ou moins abondantes : ce sont des palpitations de cœur, des douleurs et des névralgies : parfois la femme souffre de dyspepsie, de gastralgie et de constipation purement nerveuse. En fin la mauvaise circulation du sang engendre une foule de maladies telles que les varices, la phlébite, les hémorroïdes et les congestions de toute nature. Il existe cependant un remède qui prévient, guérit ou améliore toujours ces infirmités : c'est

L'Elixir de VIRGINIE NYRDAHL
unanimentement prescrit par le corps médical contre ces affections.

On n'a qu'à découper cette annonce et l'adresser à : Produits NYRDAHL, 20, rue de La Rochefoucauld, Paris. Pour recevoir franco la brochure explicative de 150 pages, ainsi qu'un petit échantillon réduit au dixième, qui permettra d'apprécier le goût délicieux du produit.
Le flacon : 4 fr. 50 franco. — Toutes pharmacies.

DÉFENDEZ-VOUS

contre les dangers du Froid,
de l'Humidité, des Poussières,
des Microbes,

DÉFENDEZ

vos GORGE, vos BRONCHES,
vos POUMONS

contre les Rhumes,
Maux de Gorge, Laryngites,
Bronchites, Grippe,
Influenza,
Asthme, Emphysème, etc.

avec les

PASTILLES VALDA

Elles ÉVITENT GUÉRISSENT

toutes les

Maladies des Voies Respiratoires

MAIS SURTOUT

ayez bien soin de n'employer
que les

PASTILLES VALDA VÉRITABLES

VENDUES SEULEMENT
en BOITES de 1.25
portant le nom

VALDA

La Bourse de Paris

DU 30 MARS 1916

Le marché a été ferme et assez calme aujourd'hui. Les cours ont oscillé dans des limites généralement très étroites et se retrouvent finalement à un niveau peu éloigné de celui de la veille.

Nous laissons parmi nos rentes le 3 0/0 perpétuel à 63,25, le 3 1/2 0/0 amortissable à 91 et le 5 0/0 à 88,20. Dans le groupe des fonds étrangers, l'Extérieure se retrouve à 94,30. Fonds russes plus actifs et résistants : 1891, 59,45 ; 1906, 86,25 ; 1909, 75,25 ; 1914, 86,30.

Aux sociétés de crédit, la Banque de France s'améliore à 4.850 ; Crédit Lyonnais soutenu à 1.050. Grands Chemins français peu modifiés. Du côté des lignes espagnoles, notons la fermeté du Saragosse à 420.

Cuprifères irrégulières : Rio, 1.750 contre 1.755 ; Boléo, 764 au lieu de 763.

En banque, marché sans grande animation.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,48 ; Suisse, 114 1/2 ; Amsterdam, 254 1/2 ; Pétersbourg, 188 ; New-York, 597 ; Italie, 91 ; Barcelone, 579 1/2.

— Essayons! répondit-il. Il est, du reste, trop tard maintenant pour songer à rejoindre l'escadrille.

« Il faut rentrer, nous devons être signalés partout... »

— Et si nous sommes trop lourds?

— Bah! nous lâcherons les bombes sur la première gare, ou la première voie ferrée, et cela rétablira l'équilibre.

C'était, en effet, un avion de bombardement, comme Lison devait l'apprendre plus tard.

Il était parti de Belfort, avec plusieurs autres. Mais une panne de moteur l'avait obligé à dévier de sa route, puis à atterrir.

Maintenant la réparation était faite. Il fallait s'envoler de nouveau, en hâte, le sol ennemi était dangereux et une surprise d'un moment à l'autre pouvait survenir.

Les aviateurs firent grimper Lison dans l'étroite nacelle.

Elle n'était jamais montée en aéroplane, et pourtant elle n'eut point un seul instant le sentiment de la peur.

Elle était radieuse, au contraire, à la pensée qu'elle allait s'envoler en plein ciel, loin de la maudite Allemagne et de tous ses persécuteurs.

Le pilote avait pris place à son poste. A terre encore l'observateur lançait l'hélice. Au bout d'un tour, le moteur se mit à crépiter.

Aussitôt l'officier qui l'avait déclanché monta à son tour dans la « carlingue », et l'aéroplane se mit à rouler sur le sol rapidement.

Mais à ce moment, grimant à toute allure une route qui menait jusqu'au plateau, une automobile puissante apparut aux yeux des passagers de l'avion français.

La voiture contenait quatre hommes, dont trois

portaient le casque à pointe. Un d'eux se dressait à l'arrière et agitait ses bras comme un furieux.

Sans hésiter, le pilote de l'aéroplane manœuvra de suite pour quitter la terre. Mais l'appareil ne put décoller que péniblement.

Sa charge était trop forte, et maintenant il n'arrivait qu'à tourner, en luttant contre le vent, tout près de la cime des sapins.

L'instant était critique!

Allait-il falloir de nouveau descendre?

Déjà de l'automobile on commençait à viser l'avion.

Et Lison épouvantée reconnaissait nettement le hauptmann Fink qui gesticulait, en tirant des coups de revolver, debout sur une banquette de la voiture.

C'était elle que l'on poursuivait, et il s'en fallait de bien peu que son bourreau ne l'ait reprise de suite.

Elle voyait le moment où elle allait retomber entre ses mains.

De plus, des cavaliers surgissaient encore. A ceux-là on avait dû signaler la présence de l'aéroplane, et ils accouraient à franc étrier.

Mais le pilote de l'avion, tout en faisant des prodiges d'adresse pour soutenir sa machine, venait, par un geste, de désigner quelque chose à l'observateur.

Aussitôt il y eut sur le sol une détonation formidable. Les aviateurs commençaient à lâcher leurs bombes.

Une seconde explosion suivit, puis une série d'autres.

Considérablement allégé, l'aéroplane gagnait maintenant de la hauteur avec aisance.

Il décrivit un large cercle et, comme il allait passer au-dessus de l'automobile, salué par une

grêle de balles qui trouaient ses ailes, l'observateur bombardier fit tomber coup sur coup les deux derniers obus qui lui restaient.

Et en se penchant, Lison put voir que l'un d'eux au moins, avait porté.

De l'automobile, des soldats qui la montaient et du hauptmann Fink, il ne restait pas grand-chose : des débris informes autour desquels déjà dansait une grande flamme.

Le réservoir d'essence crevé et brûlant achevait l'œuvre de l'avion français.

L'aéroplane planait à près de mille mètres de hauteur et, avec vent arrière, il filait comme une flèche vers un grand ruban argenté : le Rhin.

Ah! le bon voyage que ce retour en France à travers le ciel!

Voici un pont. C'est Kehl, sans doute, et cette ville : Strasbourg!

Comment Lison, seule dans la nuit de la Forêt Noire, aurait-elle pu arriver jusqu'à l'auberge hospitalière que la mère Lisbeth lui avait indiquée.

Mais il ne s'agissait plus de cela! Lison avait des ailes. C'était un miracle qui l'avait sauvée.

Tiens, mais voici des coups de canon, et des fumées blanches.

On tire du sol sur l'avion français.

Bien vite, il monte plus haut, toujours plus haut.

Le Rhin n'est plus qu'un ruisseau, et Strasbourg disparaît à l'arrière. On doit voler au moins à trois mille mètres!

Lison veut le demander à l'officier qui est auprès d'elle. Elle se penche et s'appuie sur son épaule, pour lui crier sa question dans l'oreille, car le tonnerre du moteur assourdit.

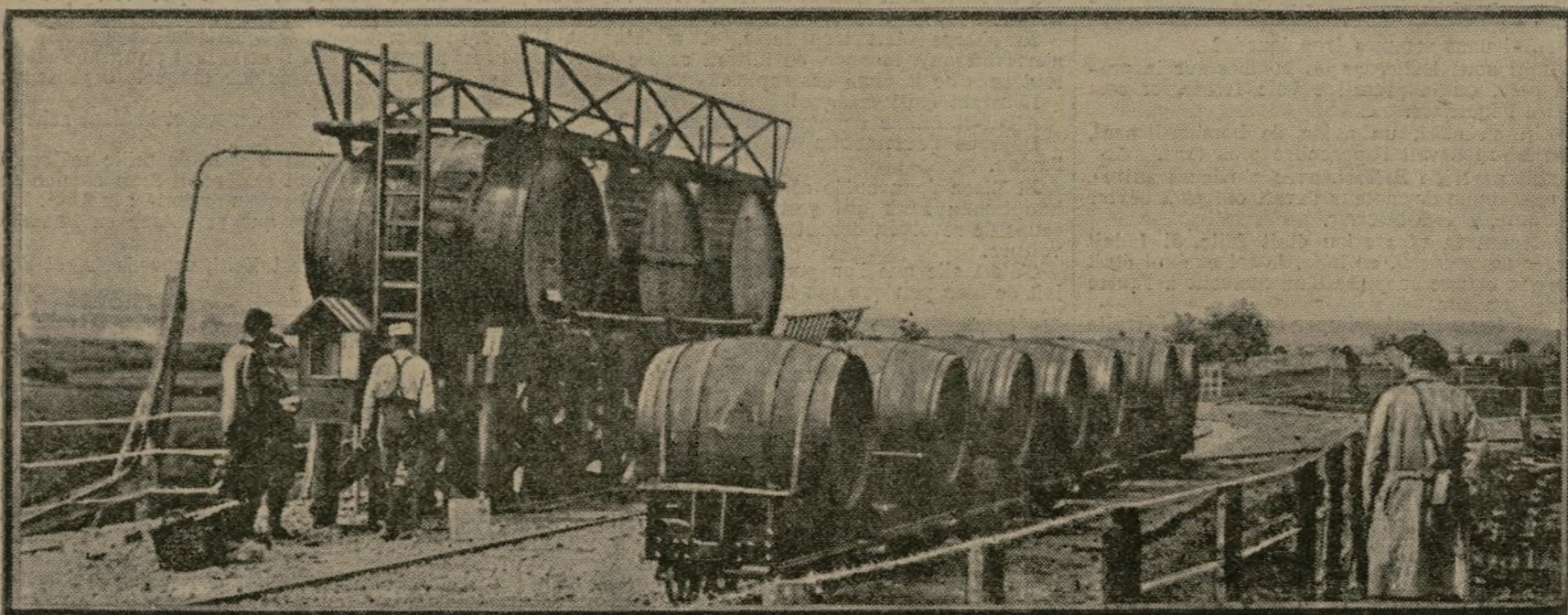
(A suivre.)

L'affaire Lombard, Laborde, Garfunkel et C^{ie}



Hier est venue, devant le 3^e conseil de guerre réuni dans la salle des assises, au palais de Justice, l'affaire Lombard, Laborde, Garfunkel et C^{ie}. Cette photographie a été prise au cours de l'interrogatoire du docteur Laborde, second personnage de cette scandaleuse affaire de réformes frauduleuses.

De l'eau potable pour les tranchées



Il arrivait fréquemment que nos soldats dans les tranchées souffrissent du manque d'eau potable. On a fort heureusement remédié à ce très grave inconvénient en agencant, au voisinage de nos lignes, tout un réseau à voie étroite permettant de faire accéder jusqu'à nos braves des tonneaux pleins du précieux breuvage.